

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

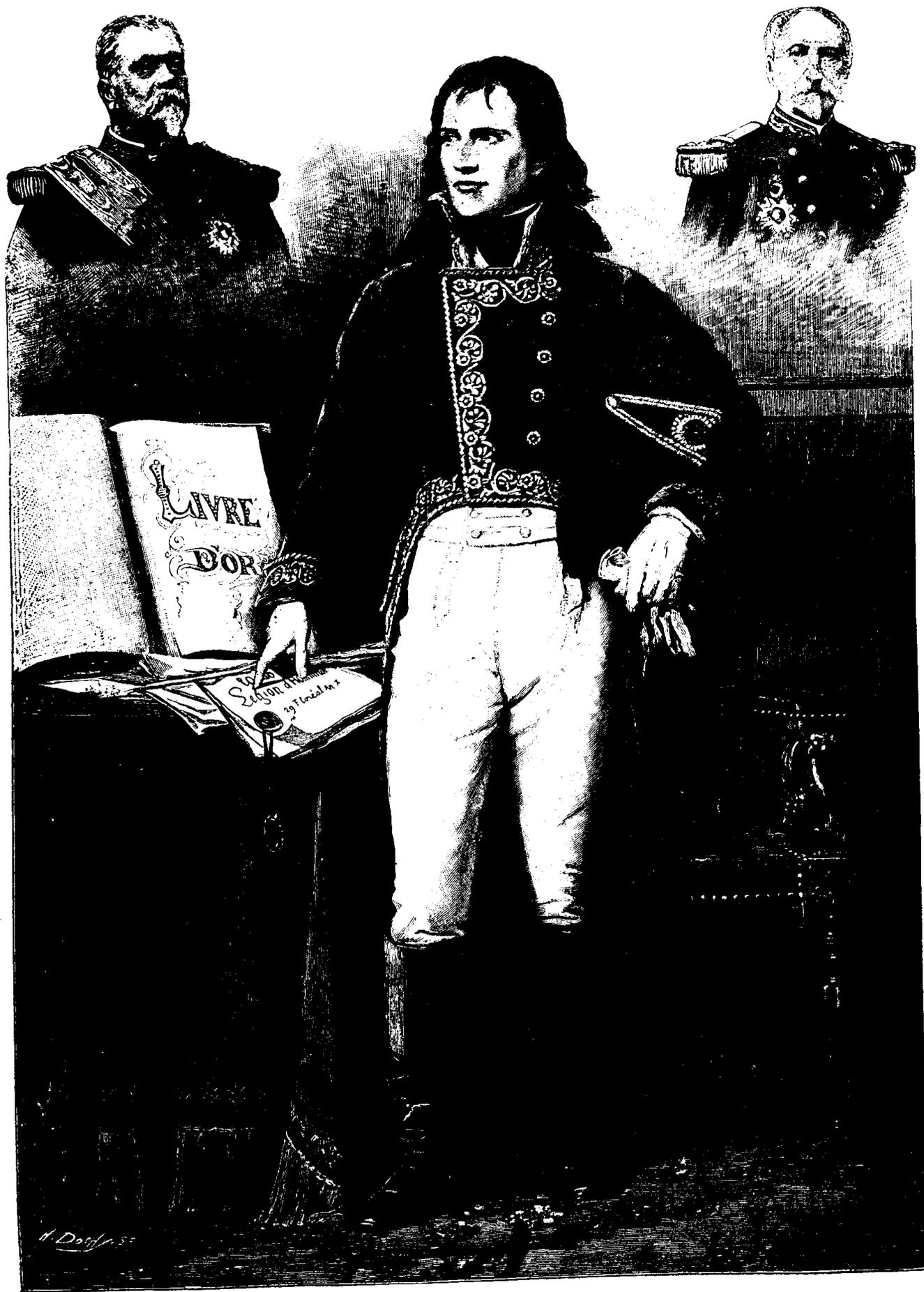
- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 914

MONTREAL, 2 NOVEMBRE 1901

5c LE No



Le gén. Davout, duc d'Auerstaedt, ancien grand chancelier de la Légion d'honneur Le gén. Florentin, nouveau grand chancelier de la Légion d'honneur
Le 29 Floréal, an X (19 mai 1802). Napoléon Bonaparte, premier consul, proclame la création de l'Ordre National de la Légion d'honneur
PALAIS DE LA LEGION D'HONNEUR.—TABLEAU D'YVON QUI ORNE LE SALON DES CHANCELIERS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 NOVEMBRE 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
 4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{re} insertion 10 cents la ligne
 Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
 42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Notre course à travers les semaines nous fait arriver à Novembre. La Toussaint, c'est le jour de l'an des morts. Les vivants ainsi que des voisins ont alors pour eux une pensée de cérémonie gantée de deuil comme on se gante de blanc pour se débarrasser d'une réception.

Le 1^{er} janvier nous fait soudainement nous ressouvenir qu'il faut aller mettre une carte chez un monsieur, chez une madame dont le nom tenu en respect, considération, reconnaissance ou intérêt, revient à la mémoire aussi régulièrement que janvier retourne au calendrier, ni plus ni moins. Le 1^{er} novembre sonne le même devoir dans les cœurs et, conventionnellement, à chaque foyer tombent des larmes. Le son des cloches de novembre est plus attristant que le son des cloches de décembre ou de février, parce que la convention, la mode le veut.

Béni soit la mode ! Combien de morts n'auraient jamais sans elle une pensée ? Il y a tant de braves filles qui désapprendraient la douceur miroitante du bristol si le jour de l'an ne rappelait des serments aux amoureux de naguère !

Il est des tombeaux qui ne craignent pas le départ de novembre pour la fleur du regret qu'ils font épanouir ; mais il en est d'autres, les plus nombreux, presque tous, à qui le mois des morts fait grand service ou gros dérangement, en rappelant chaque année leur existence.

Ne nous étonnons point. Sans l'oubli, la mort serait presque bonne et, au contraire, elle est un désespoir. La fin de la vie n'est que le vestibule de la nuit noire qui est l'oubli et où l'on doit parvenir, avec plus ou moins de vitesse, selon le regret que l'on aura mérité de la terre...

Parlons autre chose. De la mort il faut peut-être penser prou, mais sûrement deviser peu. Les heures se passent avantageusement d'un surcroît de tristesse. L'évocation des hypocrisies du monde mesquard d'ailleurs au réel charme légendaire de novembre.

* * * Oui, par le masque de Satanas, je maintiens que ces larmes du mois des morts sont hypocrites autant que si, au lieu d'être de novembre, elles étaient de crocodiles. Et si véritablement que le mois où l'on pleure à profusion est aussi celui qui sert de préliminaire au carnaval et durant lequel l'on rit le plus aisément parce que l'on ne s'est pas encore éteint sous prétexte d'amusement, et l'on ne fait que commencer à semer la calomnie dans les salons de par une invitation à ratisser les plates-bandes de l'amitié.

A propos, j'ai été l'autre soir convié à faire de force bailler des huitres, chez une amie. Avouez parenthésiquement qu'un journaliste peut s'estimer heureux de n'avoir point d'autres baillements sur la conscience. Or, c'était charmant, parce que ce n'était pas

guindé, parce que—oubliez sur cette ligne les huitres—les invités se trouvaient chez eux.

Le mois est aux huitres plus sincèrement qu'aux défunts. L'actualité m'autorise à tirer une leçon de ma dernière interview avec les mollusques qui, en face du poète Monselet représentent, selon Jules Renard le parfait bonheur terrestre.

Une barrique d'huitres a—commençons par le commencement—un charme intrinsèque moins équivoque et plus généralement exécrables, que par exemple un anniversaire de naissance, des noces de carton ou un visiteur plus ou moins célèbre : sur une carte d'invitation le mot n'a sûrement pas une moindre attirance. Il s'ensuit donc qu'une petite convocation autour d'une barrique condamnée au sacrifice est rarement ennuyeuse. Un ami s'est même permis de me faire entendre qu'en ouvrant ainsi des huitres, il a trouvé une perle et s'y est, entre une branche de céleri et un doigt de café noir, incontinent fiancé...

Mais les pierres précieuses qui s'affinent parfois dans l'eau salée d'une huitre se perdent le plus souvent en accompagnant lesdites huitres dans la soupe, la marinade, la friture ou à quelques autres cérémonies culinaires. Ainsi—je compare, au risque de m'entendre renommer moule—la plupart des jeunes filles que l'on rencontre en ces agapes intimes entravent trop fréquemment leur gentillesse d'un cérémonial qui les rend si visiblement exécrables, sans compter que trop de manières écorchent sensiblement le bon sens sinon le savoir-vivre. Et puisque nous avons entamé les huitres, je ne permettrai d'indiquer comment se passe une fête aux huitres chez les gens qui savent vivre.

D'abord, les invitations se font le jour même de la réunion, afin d'éviter les habillements de gala aussi déplacés devant des huitres qu'en face d'une chaudière de sucre d'érable et que dans une charrette de promenade. Il est en effet évident que malgré tout le souci des ouvriers on doit s'attendre à quelques éclaboussures, insignifiantes sur une étoffe mais désastreuses sur la soie ou le satin d'une toilette, voire sur une peau trop chimiquement blanche.

Les convives ont une heure pour se saluer ; les messieurs discutent sur les pronostics de la bourse, les dames se chuchotent les scandales inédits ; puis les huitres sont servies dans une salle à manger et fort convenablement même dans une cuisine, à l'état naturel, c'est-à-dire sans avoir été lavées comme l'hérésie se commet odieusement trop souvent. Les dames—de grâce sans gants !—s'installent aux tables sur lesquelles se trouvent des carafes de sauterne, des jattes de biscuits secs, des corbeilles de tartines de beurre, un vase de céleri, des quartiers de citrons, des épices. Les messieurs ouvrent les huitres, le long d'une table voisine alimentée à chaque bout d'une cloyère, et entretiennent agréablement d'huitres, de vin et de propos pas trop lourds à digérer l'appétit d'une ou de deux dames.

Après les huitres crues, une soupe fortement épicée est au surplus bienvenue, avec une tasse de café, des gâteaux, fruits, bonbons et fromage sur une table décorée de fleurs ou—suprême chic—d'un buisson d'écrevisses auquel cependant Brillat-Savarin défend de toucher. C'est pour les yeux. Puis une cigarette, au salon de la danse et de la musique.

* * * Depuis qu'Adam, ce cruel homme,
 A perdu son fameux jardin
 Où sa femme, autour d'une pomme
 Gambadait sans vertugadin,
 Je ne crois pas que sur la terre
 Il soit un lieu d'arbres planté
 Plus célèbre, plus célébré
 Mieux fait, plus joli, mieux hanté
 Mieux exercé dans l'art de plaire !...

Si Musset n'avait pas dû s'en aller avant le siècle qui l'a vu naître, il aurait à coup sûr réservé ces vers pour l'exposition pan-américaine qui s'éteindra le 2 novembre, nous dit un spirituel journaliste, dans une extraordinaire illumination. Voilà bien comment finira, en fumée d'artifice, cette foire gigantesque tant célébrée, dont l'organisation a peut-être usé un grand nombre d'intelligences, qui a suscité des jalousies et

des rancunes qui n'existaient pas entre les exposants de classes différentes, qui a prodigué des médailles qui feront hausser le prix des produits primés, qui s'est même permis d'indiquer la paix au Venezuela et à la Colombie, comme si les *casi belli* étaient aussi des matières d'exhibition.

Tout ça est fini. La vaste exposition qui a émerveillé toutes les Amériques, d'un seul coup redeviendra un pâturage vulgaire. Les faux palais de marbre, si joliment hantés, si bien faits pour plaire, redeviendront du plâtras :

Ce sont les vers qu'on vous a faits
 Qui vous donnent si triste mine ;
 Tant de sonnets, de madrigaux,
 Tant de ballades, de rondeaux
 Ou l'on célébrait vos merveilles
 Nous ont assourdi les oreilles :
 Et l'on voit bien que vous dormez
 Pour avoir été trop rimés.

HENRY D'ELS.

LA FÊTE DES MORTS

Lorsque novembre arrive, les feuilles, en nonchalants tourbillons, tombent jaunies, sur le sol humide ; les branches dont elles se détachent et qui semblent leur adresser un dernier signe d'adieu, s'étirent, se plaignant doucement dans le vent qui les agite.

Une ineffable mélancolie, un mystérieux recueillement, envahissent nos âmes aussi. Dans ce crépuscule de l'année, il semble que des fantômes—fantômes chers, cruels parfois, mais toujours caressés—promènent à côté de nous leur impalpable forme. Et l'on croit entendre, sous les grands bois remplis d'âcres parfums, au bord de l'onde qui tristement confie ses soupirs à l'aquilon naissant, comme une lugubre mélodie :

" C'est la chanson des trépassés
 Dans la brise plaintive,
 C'est l'écho des bonheurs passés
 Qui vers nos cœurs arrive."

Ah ! que la fête de ceux qui ne sont plus, la *Fête des morts*, est bien à sa place en ce moment désolé. C'est un jour rempli de poignants et doux souvenirs, d'inconsolables regrets que celui où nos pauvres aînés reçoivent, couchés dans la terre, les guirlandes que notre affection fidèle a tressées pour eux. Il faut suivre une odorante jonchée, comme celle que l'on sème sous les pas des jeunes époux, pour arriver jusqu'à leur tombe !

Il n'est pas de peuple qui ne le possède, ce respect des morts. Depuis l'antiquité, les hommes, qui ont oublié tant de choses, le pratiquent toujours...

Ce fut au Xe siècle que saint Odilon, moine de l'abbaye de Cluny, institua dans tous les monastères de sa congrégation la fête commémorative des fidèles défunts. L'institution de cette fête doit son origine aux exhortations d'un ermite de Sicile, auquel des suggestions intimes avaient révélé que les prières des moines de Cluny étaient particulièrement efficaces aux âmes du purgatoire. Mais la fidèle dévotion dont cette fête d'affection, de souvenir, de respect, est l'objet, n'est pas particulière au christianisme : dans toutes les religions elle existe, chez tous les peuples on en trouve la trace. Les Druides la célébraient, la nuit du premier au deux novembre. Dans les rites de cette nuit mystérieuse, les Gaulois avaient réuni plusieurs cérémonies se rattachant à l'idée principale de la funèbre solennité (mais avec un sens philosophique plus étendu), que par la suite les chrétiens partagèrent en différentes fêtes séparées, sans qu'ils se doutassent probablement de quelle source elles leur venaient.

* * *

Combien nous aimons à nous entretenir avec ceux qui nous furent chers ici-bas et que la mort nous a pris. Ces méditations bienfaisantes, auxquelles il nous est si doux de demeurer fidèles, sont plus générales en ces jours de fête funèbre. Chacun va voir les siens et c'est une précieuse consolation que met en nos cœurs l'accomplissement de ce pieux devoir.

Penchés auprès du mausolée d'un père bien-aimé,

POUR LA TOUSSAINT

LE CIMETIÈRE DES FLOTS

Ce matin, pour la première fois depuis des années, le Jour des Morts s'est levé sur une mer lumineuse. Sous un ciel de plomb, elle tremble en sourire de petites vagues symétriques, étroites comme les ardoises d'un toit. On dirait qu'elle veut rompre avec la tradition féroce des engloutissements, qu'elle veut signer un traité d'alliance avec les pêcheurs qui la labourent. Elle semble une cuve de mercure vif, sur lequel les barques pourraient s'appuyer aussi tranquillement que sur le sable ; elle semble un grand bol de lait, où les orphelins que les naufrages ont affamés pourraient venir s'abreuver comme à un sein intarisable.

Du haut de la falaise à pic, dont le faite verdoie, le petit phare contemple cette sagesse et cet étincellement. Si blanc sur son socle de gazon tendre, si blanc sur le fond des nuages un peu gris, il a l'air d'une mouette posée. Aujourd'hui, s'il s'avancait d'un pas, s'il se penchait un peu au bord de la falaise, il pourrait voir sa tour réfléchi dans la petite coupe d'eau pure que des éboulements à fleur d'eau enferment à ses pieds. Il repousse la tentation. Il ne croit pas à cette douceur trompeuse. Il aime mieux les soufflets de la bourrasque, les nuits de lutte, où sa lumière répand un sanglant reflet sur les vagues courroucées. La bataille finit souvent par la victoire, mais cette paix tout plate et grise recouvre l'abîme comme d'une dalle de tombe.

Sur le môle de granit, devant les cabarets, les hommes sont assis... Silencieusement, ils fument leurs pipes de terre. Tantôt il regardent la mer, tantôt leurs lourdes bottes, étonnés de ne pas sentir le plancher des "plates" osciller sous eux. Peu importe que le vent soit à bas et que la mer invite ! Pas une barque, aujourd'hui, ne glissera sur ses rouleaux de bois jusqu'à la vague molle, pas un chalut n'arrachera aux entrailles de cette mer de lait la pêche miraculeuse. C'est le jour où l'on dit un *Pater* pour ceux qui moururent sans sacrements, avec le poids de leurs péchés aux talons. Ils sauraient bien se venger, ces engloutis, des indifférents qui n'iraient pas réciter pour eux la prière d'indulgence ! Ils se lèveraient de l'abîme, les bras ouverts, entre deux lames ; ils arracheraient les impies de leurs bancs ; ils les entraîneraient sous les vagues.

Voici les mères qui n'ont plus de fils, les fiancées qui n'auront plus de maris, les femmes dont les enfants n'ont plus de pères. Le même châle noir couvre toutes ces épaules que tant de sanglots ont soulevés. Les plus heureuses sont celles-ci, dont la perte est déjà ancienne et qui, depuis des années, ont appris à supporter la misère. Elles ne sont pas sûres, à cette heure, que leurs morts soient plus mal, là-bas, très loin au fond de l'eau, dans le cimetière des aiguës dorées, avec leurs yeux qui ne voient plus, leurs oreilles qui n'entendent point, qu'elles-mêmes, dans les masures où le feu s'éteint sans cesse, où les enfants vous étourdissent à réclamer du pain.

Heureux enfants ! Malgré tout, ils sont en fête. Qu'importe si les pères, déjà oubliés, sont descendus dans l'abîme avec leurs barques. Eux, les fils, ils vivent, ils voient la mer, ils s'aiguisent quelquefois les dents avec un morceau de pain dur comme un galet, ils pêchent dans les flaques d'eau, ils jettent des pierres contre les vagues... Et, quand revient le Jour des Morts, ils manquent l'école ; ils ont congé ; ils poussent à cloche-pied une écaille d'huitre dans le carré, tracé sur la poussière, en attendant que le jour soit venu d'aller eux-mêmes chercher le coquillage au fond de l'abîme où les os de leurs pères finissent de blanchir.

Un instant, mes petits. Laissez-là votre jeu, rien qu'un instant. Le glas sonne dans la tour de l'église, la nef est tendue de noir, les cierges ont un crépe, et, devant l'autel, le prêtre chante la belle antienne : *Placare, Christe, servulis*. Seigneur, aie pitié de tes serviteurs très humbles. Ils avaient, eux aussi, des âmes d'enfants. Ils comprenaient mal le sens de tes mystères. Mais ils ont sacrifié leur vie sans plainte, pour l'amour de ceux que tu leur as donnés.

Ils ont joint leurs mains dans l'angoisse, au moment où le gouffre se refermait sur eux. Ils ont levé leurs yeux vers toi qui les laissais périr... Prends-les en pitié pour cette simplicité de cœur. *Placare servulis !*

L'encens a fini de fumer, les lampes sont à bout d'huile, les portes de la vieille église s'ouvrent à deux battants. Avec des chants lugubres, qui pleurent et parfois s'élancent vers le ciel en élans d'espoir, la procession franchit le seuil, elle fait le tour du cimetière.

Ceux qui sont en tête ont des surplis blancs. Les enfants de chœur portent des robes noires ; les femmes de la confrérie ont rabattu sur leurs visages leurs larges capuchons ; les hommes ont ôté leurs "sorrourès," beaucoup inclinent des cierges. Ils font le tour des tombes. Gravement, ils saluent les veuves qui prient, agenouillées sur la terre, au-dessus des pauvres corps que la mer a rendus au galet... Leur chant est monotone, sans fin, comme la douleur...

Ils avancent toujours, ils psalmodient...

Où vont-ils ?

Devant le prêtre, des enfants portent une couronne d'immortelles d'où pend un large crépe. Ce sont les plus récents orphelins du naufrage. Le petit fichu noir qui est noué à leur cou est tout leur deuil d'enfants pauvres. Ils touchent, avec un respect infini, à la grande couronne éblouissante que leurs mains gourdes ont peur de froisser. Ils avancent, les yeux baissés, tout gonflés de leur sacerdoce. Ils ne paient pas trop cher l'honneur d'approcher la couronne, de figurer dans une telle place, en tête de la procession !

Où vont-ils ?

Il n'y a pas de chapelle bâtie à mi-côte, près du phare, et le prêtre, qui est vieux, souffle bien fort dans la montée. N'importe, il faudra arriver là-haut, jusqu'à cette place où la falaise à pic plonge ses pieds dans la mer. Les chantes et les enfants de chœur ont retroussé leurs surplis parce que l'herbe de la colline est mouillée. Le porte-croix a fiché sa hampe dans la terre, M. le curé s'est coiffé de sa barrette, à cause du vent léger qui soulève ses cheveux gris.

Que veut-il faire de cette couronne que les orphelins ont déposée sur le gazon et pourquoi les femmes en noir, qui, jusqu'ici, avaient suivi sans murmure, se mettent-elles à sangloter comme devant une tombe ouverte ?

Il va bénir ces fleurs indestructibles, que des mains fidèles ont tressées. Et, pour ceux qui ne revinrent jamais, qui moururent au bout de la terre, qui dorment sous les glaces d'Islande, sous les flots phosphorescents de l'Equateur, pour les marins engloutis sous toutes les mers du monde, il va jeter dans la mer cette couronne bénite.

Il la soulève, il la balance, il la jette le plus loin qu'il peut, de toutes ses forces débiles, dans le vide. Elle disparaît... elle tombe... la mer l'a reçue... On ne l'a pas seulement entendue tomber.

Mais les cœurs ont résonné comme du verre, à la place où le choc de la douleur les a fêlés autrefois. Les enfants consternés regardent la terre ; les pêcheurs laissent pleurer sur le gazon les larmes de leurs cierges. Et, plus lamentable que le vent, une plainte s'envole, s'éparpille sur la mer immense.

L'Océan est trop profond pour que les engloutis l'entendent. La recueillez-vous, mon Dieu ?

HUGHES LE ROUX.

LE JOUR DES MORTS

On fête le retour du sombre anniversaire. Les éternels regrets ont d'annuels élans. Chacun vient tout en noir, parmi les marbres blancs, Apporter le tribut de larmes nécessaire.

L'usage mondain veut que notre cœur se serre Ce jour-là ; que l'on aille, en famille, à pas lents, Visiter les défunts, avec des airs dolents. Moi, je trouve ce deuil chronique peu sincère.

Je comprends plutôt ceux que la mort isola, Et qui le cœur trop plein viennent s'épancher là, Sous les ifs désertés, à l'heure où la nuit tombe ;

Ceux dont l'amour survit, fidèle et sans remords, Et qui puisent, charmés par la paix de la tombe, Dans l'oubli des vivants le souvenir des morts.

PAUL MANIVET.

nous revoyons les vertus fortes et nobles de celui qui nous a donné le jour, nous nous promettons de les imiter et, dans l'exaltation de notre âme, nous remercions ce père chéri de l'exemple qu'il nous laisse. Nous contemplons comme en extase la gracieuse figure de notre mère, de notre mère dont l'angélique bonté nous a bercés toujours, grands comme petits, et nous voyons la sainte créature auprès de Dieu, intercédant encore pour nous. Ici, c'est le souvenir qui est enfoui sous la terre, le souvenir de nos meilleures années qui plane autour de nous, comme un parfum subtil et délicieux.

A côté du souvenir, c'est l'espérance aussi qui sommeille : Voyez cette petite tombe toute blanche, tout enguirlandée, emperlée, brillant au soleil comme un joli jouet, sous son tertre fleuri, c'est un petit enfant qui repose. Né comme une frêle fleur, au matin, le soir l'a vu se flétrir.

Ailleurs, une femme jeune encore, dont les longs vêtements noirs semblent être à jamais collés à son corps, est agenouillée. C'est une veuve. Ah ! l'on comprend que sa douleur est inconsolable. Elle la porte en son cœur comme une relique sacrée.

Ici encore, un père avec de jeunes enfants pare une tombe fraîchement creusée. La vie de cet homme est brisée : la bonne fée du foyer est envolée !

C'est un frère, une sœur que l'on vient visiter. Compagnons de jeux, d'études, ne devait-on pas vivre toujours ensemble ? On s'aimait tant ! Ah ! que c'est triste de se séparer ainsi. Et puis, un frère, une sœur ! c'est quelque chose de soi qui meurt aussi !

Mais, au milieu de tant de larmes, de tant de regrets, une voix qui s'élève, unie au parfum de toutes les fleurs répandues, nous crie : " Le ciel est la vraie Patrie de ceux qui se sont saintement aimés ; un jour, ils s'y retrouveront, réunis à jamais ! "

CLAUDINE DE VILLERS.

SILHOUETTE ARTISTIQUE

Mlle ETHEL, DU MONUMENT NATIONAL

Son titre d'étrangère et ses états de service lui donnent droit de passer au premier rang.

Elle est la digne élève de M. Prad. Rien d'étonnant à cela, puisque chez elle, nous retrouvons les qualités dramatiques que nous avons admirées chez l'autre. Enthousiasme qui se communique et sensibilité qui confine à la nervosité. Le public l'a applaudie dans Frou-Frou, il l'applaudira également cette semaine dans l'Aventurière et prochainement dans Roxane, de Cyrano, rôle que jadis elle interpréta, en France.

Mlle Ethel n'est pas seulement artiste dramatique. Elle sait occuper ses loisirs de façon à toujours tenir en éveil ses enthousiasmes et sa sensibilité ; qualités qui, chez elle sont les causes directes de ses succès.

Pianiste, elle adore Chopin, et, comment peut-on adorer Chopin sans être sensible à l'excès ? Demandez aux fervents de Musset, ce qu'ils en pensent. Musset, n'est-il pas, en poésie, ce que Chopin est en musique ? Un névrosé qui en impose aux délicatesses de l'âme féminine ?

En peinture, elle est de l'école impressionniste modérée. Elle a exposé à deux reprises, au salon de Bordeaux. Enfin, — disons-le bien bas ; bien qu'elle ne soit pas un bas bleu, — Mlle Ethel adore écrire. Elle a une spécialité : les silhouettes. Nous lui en confions quelques-unes. Son auteur favori ; Gyp. Conséquence ; style haché, laconiquement descriptif, avec du coloris et de la vérité. On peut présumer, n'est-ce pas ?

Telle est, en quelques coups de crayon, la jeune première de notre Comédie Française. Nous pourrions ajouter qu'elle a du chic, défilé ici toute la kyrielle des clichés laudatifs, mais elle pourrait se formaliser du procédé. Elle est jeune, elle est consciencieuse et le succès lui sourit. Allons, tant mieux ; elle n'a qu'à continuer.

GUSTAVE COMTE.

EN VOYAGE

(Suite)

L'origine du dépôt artistique d'Anvers ne date pas de bien loin ; quelques tableaux provenant de l'ancienne corporation de Saint-Luc, d'autres sauvés par Herreyns, au péril de sa vie, pendant la tourmente révolutionnaire, formèrent le noyau du Musée. Quelques acquisitions et dons particuliers vinrent accroître cette richesse artistique.

Une association, *Arte et Patria*, se forma ; les membres, au moyen d'une cotisation annuelle, achètent des tableaux pour les offrir au Musée. La ville elle-même contribue par des subsides, de même que le gouvernement.

Que de leçons les Canadiens de toutes les catégories pourraient puiser chez ce vaillant petit peuple belge, guère plus nombreux que le nôtre, et qui occupe dans l'industrie et les arts une place si prédo-

minante. sous l'habile direction de M. Peter Benoit, plus un théâtre de grand opéra, où se jouent les œuvres des grands maîtres. Du reste, la ville possède sept théâtres principaux, sans compter les scènes secondaires, qui pullulent ; l'orchestre du Grand Opéra, ainsi que les artistes et les chœurs sont tous choisis parmi les artistes de renom.

Anvers possède les églises les plus remarquables qu'il m'ait été donné de visiter, non seulement au point de vue d'architecture, mais aussi pour les richesses qu'elles contiennent.

La cathédrale de Notre-Dame est du style romano-ogival et remonte à l'année 1352. On peut y voir trois des plus belles œuvres de P.-P. Rubens : *La descente de croix*, *La Présentation au temple* et *La Visitation*. En réalité, la cathédrale d'Anvers est par elle-même un véritable musée, elle possède une quantité surprenante de tableaux, de statues, qui en font un véritable trésor pour l'artiste et le touriste.

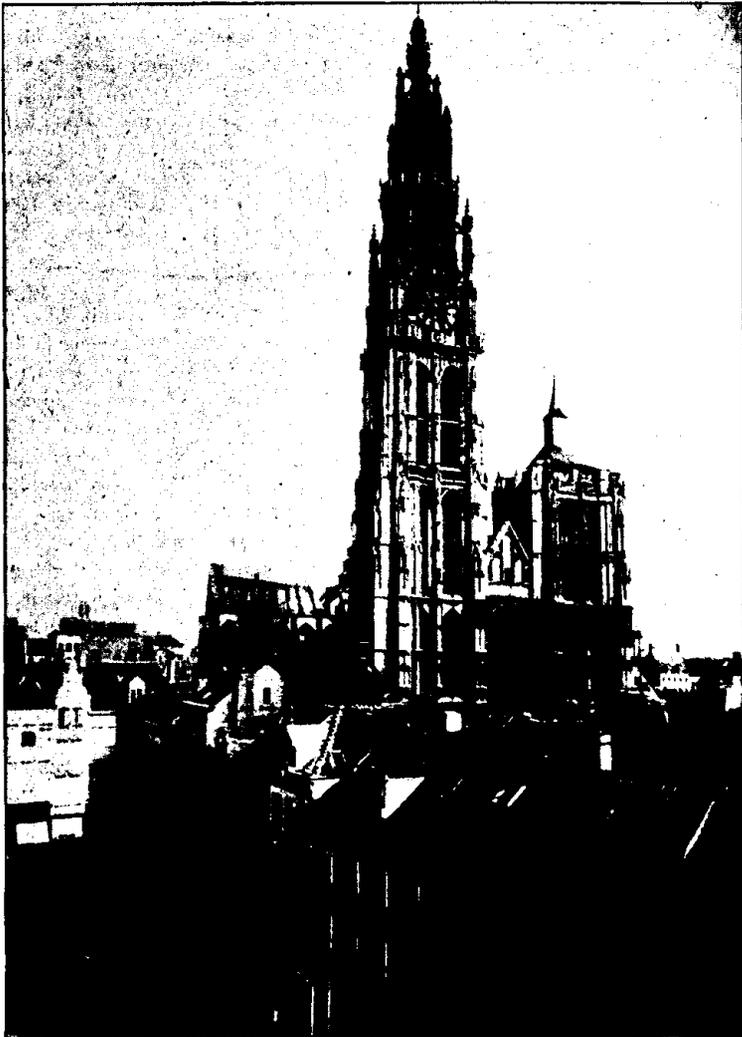
Parmi les autres églises, nous avons Saint-Jacques,

pitre, Anvers n'est pas seulement une cité, mercantile mais aussi une des Mecques du grand art.

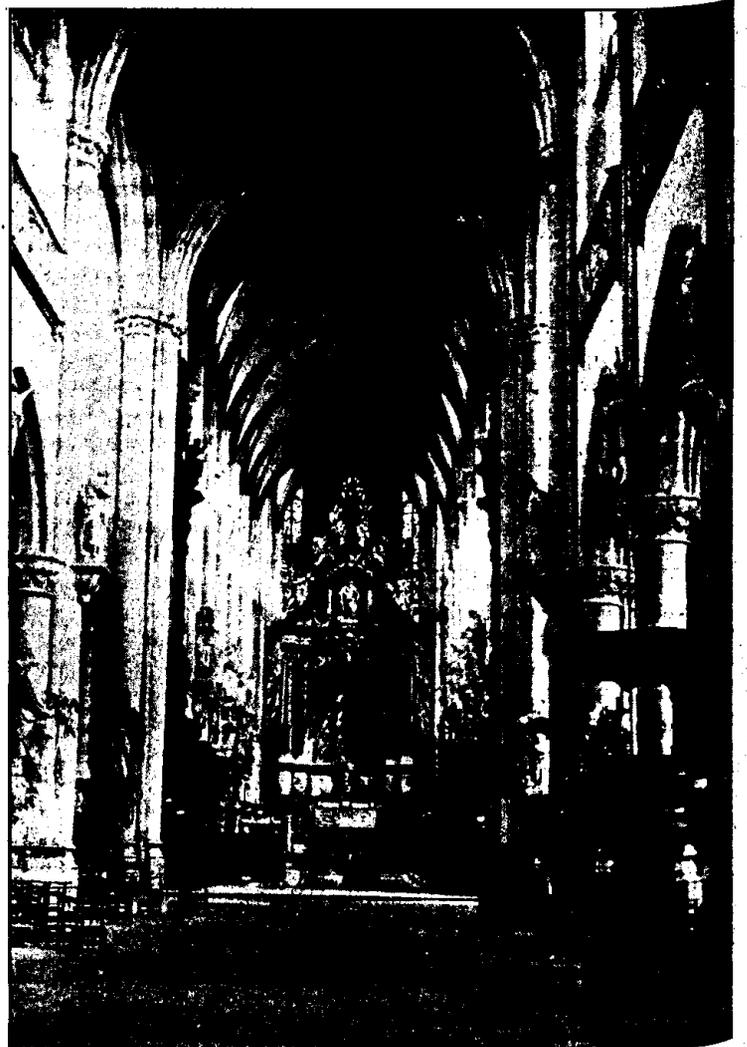
La ville par elle-même est très gaie, surtout à l'époque du carnaval, alors que toute la ville est pavoisée et les rues couvertes de masques. Alors le peuple s'en donne à cœur-joie et manifeste sa gaieté par une série de fêtes des plus typiques. La rue est prise d'assaut, les groupes se forment, les fanfares résonnent et un bal improvisé vient égayer le voisinage. La police circule paternellement au milieu de toutes ces réjouissances populaires, sachant bien qu'ici règne la plus cordiale fraternité.

Avant de quitter Anvers et après avoir visité toutes les richesses archéologiques et artistiques que cette ville contient, je recommande au touriste d'aller voir le parc et surtout le Jardin Zoologique, qui est, avec celui de Londres, le plus beau qui existe au monde.

Après ce court séjour que nous venons de faire dans la cité de Rubens, nous allons profiter du voisinage



ANVERS : LA CATHÉDRALE



ANVERS : L'ÉGLISE SAINT-PAUL

minante. On dira que le Canada est un pays neuf, *concedo*, mais au point de vue administratif et national, la Belgique ne date que de 1830. Avant cette date, le pays, bouleversé par des révolutions et bouleversements administratifs, était passé par les mains de presque toutes les grandes puissances européennes.

Le Musée d'Anvers est incontestablement un des plus beaux et des plus riches de l'Europe. Pour décrire les trésors qu'il contient, il faudrait un volume ; disons seulement qu'il contient plus de sept cents tableaux, œuvres des maîtres de l'Art, du XIV^e au XIX^e siècle.

En outre du Musée Royal, citons les collections vraiment remarquables de la Galerie Nottebohm et Wnyts, et celle de la Société Artistique et Littéraire.

Comme on peut facilement en juger, Anvers offre à l'étudiant des ressources immenses, sans compter les cours donnés par l'Académie Royale de peinture.

Au point de vue de la musique, il en est de même tout d'abord, on trouve le Conservatoire Royal, placé

qui possède le *Saint-Georges* de Van Dyck et le *Saint Antoine de Martin de Vos*, enfin, l'œuvre célèbre de Rubens, *La Vierge au bosquet*. L'église de Saint-Paul est remarquable par ses riches boiseries. J'ai, du reste, remarqué la beauté des boiseries dans la plupart des églises anversoises. Les chaires de vérité sont surtout merveilleuses, celle de la cathédrale représentant le *Jugement dernier* et celle de Saint-André représentant la *Pêche miraculeuse*. Ici les personnages sont de grandeur naturelle et d'un seul bloc de bois.

Toutes les églises d'Anvers possèdent un très grand nombre de tableaux et, à tous moments, on voit les noms illustres de Rubens, Van Dyck, Rembrandt, de Vos, Jordaens, Massys, Tennyers, et d'une foule d'autres maîtres. Les yeux ne peuvent se lasser d'admirer et l'intelligence de se meubler du souvenir de ce spectacle magnifique, véritable horizon nouveau ouvert à l'esprit.

Comme je le disais au commencement de ce cha-

de la mer pour aller visiter les deux grandes stations balnéaires belges, Ostende et Blackenberg.

Dr JÉHIN-PRUMB.

(A suivre)

Dialogues inutiles :

— En somme, les bains de mer reviennent très cher.
— Dame ! l'eau elle-même est... salée !

* *

A Reims, sur le passage du cortège se rendant à la cathédrale.

Serré dans la foule, un vieux monsieur à figure d'ancien militaire ne peut s'empêcher de s'écrier :

— Ne poussez donc pas, sacré mille tonnerres !

Et comme une dame placée près de lui le regardait un peu scandalisée :

— Veuillez m'excuser, madame, dit-il. J'oubliais que depuis longtemps, à Reims, on ne sacre plus !

Merc
ment, à
L. O'D
Montré
Depu
qui ne
famille
frayant
impuiss
Les r
de tous
vive sy
aires
l'Ecole
ter tou
et de d
C'est
ment e
connaît
temps
sument
ables
bénédi
M.
Saint V

inné p
probs
classe
Le
foncti
simpl
de for

Il é
il sur
jeune
élève
fallai
Ch
enten
tions
dans
confi
Au
que l
mora
C'
maître
rema

NÉCROLOGIE

Mercredi, le 9 octobre dernier, s'éteignait paisiblement, à sa résidence privée, à Lachine, monsieur P.-L. O'Donoghue, principal de l'Ecole Belmont, à Montréal.

Depuis le commencement des vacances, une maladie qui ne pardonne pas le consumait à vue d'œil, et sa famille désolée suivait avec angoisse les progrès effrayants d'un mal que les hommes de l'art se sentaient impuissants à enrayer.

Les nombreux amis du regretté défunt accouraient de tous côtés pour lui prodiguer les marques de leur vive sympathie ; professeurs des écoles des Commissaires Catholiques de Montréal, anciens élèves de l'Ecole Belmont et ailleurs, il eût été difficile de compter tous ceux qui ont défilé devant le lit de souffrance et de douce agonie de ce vaillant chrétien.

C'est que M. P.-L. O'Donoghue était universellement estimé de tous ceux qui eurent l'avantage de le connaître. Ce fut un véritable éducateur en même temps qu'un chrétien convaincu : deux mots qui résumèrent toute sa vie, mais aussi deux titres impérissables à la reconnaissance de ses contemporains et aux bénédictions de l'Eglise.

M. O'Donoghue naquit le 3 novembre 1843, à Saint-Vincent-de-Paul, Isle Jésus. Il avait un goût



Photo Laprés & Lavergne

M. P.-L. O'DONOUGHUE

inné pour l'enseignement ; il tenait cette inclination probablement de son père, qui lui-même avait fait la classe pendant plus de cinquante ans.

Le regretté défunt avait la plus haute idée de ses fonctions. Pour lui, le professorat n'était pas une simple question de salaire ; c'était surtout une œuvre de formation morale et d'apostolat chrétien.

Il était très au courant des méthodes pédagogiques, il surveillait avec délicatesse l'enseignement de ses jeunes professeurs ; il était plein de bonté pour ses élèves, mais d'une fermeté à toute épreuve quand il le fallait.

Chrétien admirable dans sa vie privée, cet homme entendait l'être également dans l'exercice de ses fonctions de directeur d'une école catholique, et il a exercé dans ce sens, une influence profonde sur la jeunesse confiée à ses soins.

Aussi, saluons-nous en lui le maître irréprochable que l'Eglise réclame pour la formation intellectuelle, morale et religieuse de ses enfants.

C'est sans doute cette fidélité à ses devoirs de maître chrétien qui lui a mérité la grâce d'une mort remarquablement édifiante. C'est le digne couronne-

ment d'une vie féconde en bonnes œuvres et édifiante pour le prochain.

M. O'Donoghue débuta, dans la carrière de l'enseignement, à l'Ecole Sainte-Brigide, où il demeura un an. Après avoir enseigné successivement à Saint-Michel-Archange, à Sainte-Philomène et à Saint-Georges d'Iberville, il vint à Montréal, sous la direction de M. Lacroix, le principal actuel de l'Ecole Montcalm. Quatre ans après, il était chargé de l'Ecole Belmont, dont il a été, jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant vingt-quatre ans, le principal estimé et respecté.

M. O'Donoghue avait épousé, en 1870, Mlle Emelie Paradis. Il laisse, pour déplorer sa perte, son épouse et huit enfants, dont cinq garçons et trois filles.

UN AMI.

La perte du torpilleur anglais "Cobra"

(Voir gravures)

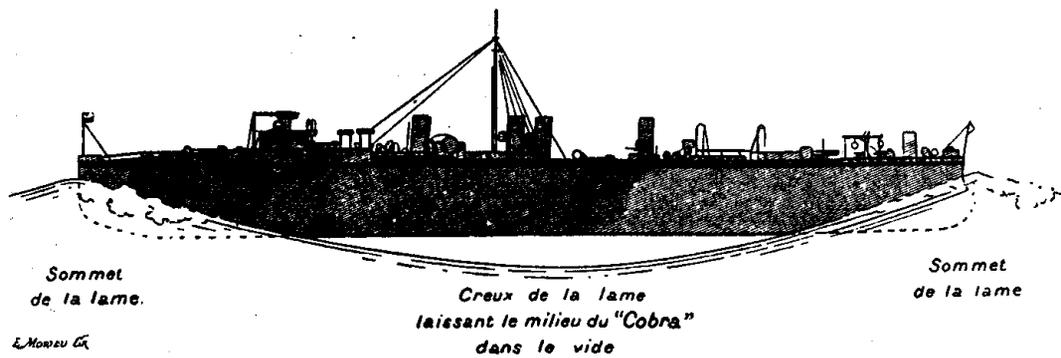
L'Amirauté anglaise n'a pas de chance avec ses nouveaux torpilleurs. Après le *Viper*, brisé sur les rochers d'Alderney, voici le *Cobra*, navire du même type, construit pour le remplacer, qui vient de se perdre à son tour, en effectuant des essais au large de Newcastle, dans la matinée du 18 septembre. Le *Cobra*, coupé en deux, coula en quelques instants ; de quatre-vingt-cinq personnes qui se trouvaient à bord, douze seulement purent être sauvées.

Ce bâtiment était pourvu, comme le précédent, des nouveaux propulseurs à turbines du système Parsons, mais la perte de chacun des navires s'étant produite dans des circonstances différentes, ne saurait être attribuée à la nature de leurs machines : il n'y a là qu'une simple coïncidence. Le *Viper* toucha sur des rochers où il fut brisé en deux, tandis que le *Cobra* se brisa également en deux par mer houleuse, mais, au large et par des fonds de cinquante pieds, sans que la rupture, au dire des survivants, ait été précédée d'aucun choc, ni d'aucune explosion.

La cause un peu mystérieuse de cet accident, qui a donné lieu à de vives controverses en Angleterre, nous semble cependant facile à déterminer. Dans la construction de ce genre de bâtiments, on tend à réduire le poids à sa dernière limite, afin de permettre d'atteindre des vitesses de plus en plus grandes, et comme, en même temps, on est obligé de donner au navire une longueur correspondant à sa puissance et à l'importance de ses aménagements, — cette longueur atteignait 230 pieds pour le *Cobra* — on arrive à créer des bateaux dont la coque n'offre plus la rigidité, ni la résistance voulues. Par temps calme tout va bien, mais quand la mer devient fortement houleuse, avec des navires à turbines qui filent 35 à 45 nœuds et qui coupent la lame, la situation indiquée sur notre croquis se produit infailliblement, et le navire qui n'est plus supporté qu'à ses deux extrémités, à la manière d'une poutre de pont mais sans en avoir la résistance, se rompt sous l'effort de son propre poids.

C'est ce qui a eu lieu évidemment pour le *Cobra*, le 18 septembre dernier, jour où la mer du Nord était particulièrement agitée.

Un peu de pédantisme, et l'on se fait une réputation de profondeur ; un peu d'amertume, et l'on passe moraliste de haute volée. — EM. AUGIER.



Croquis montrant comment a pu se produire la rupture du torpilleur *Cobra* en son milieu

UN RÊVE

C'était un soir de février. Le vent, furieux, gémissait de colère. Bien des fois son souffle glacé, à travers le guichet mal gardé, m'apportait le frisson.

J'étais seul en ma pauvre chambrette, ma chandelle à la lumière blafarde ne résistait qu'à demi à la force du vent. Bien des fois des flocons de neige, poussés par le vent, traversaient mon toit et venaient mourir sur ma main. Je pensais qu'à tout instant le vent enlèverait mon toit, mon seul abri. Seul et sans feu, je grelottais et, le croirait-on ? j'avais peur.

Oui, je tremblais de froid et de frayeur. Mille fantômes semblaient s'agiter sur le mur, il me semblait les voir si près de moi que je sentais leur souffle se confondre avec le mien.

Minuit sonna, heure où, dit-on, la mort fait sur la terre un retour quotidien. De son tombeau, elle sort tranquillement et vient implorer la compassion des vivants, leur demander des prières.

Minuit sonnait, et chaque coup, comme le glas funèbre, tintait à mon oreille. Ce son lugubre, mêlé à la voix plaintive du vent, semblait être le cri de la mort.

Soudain ma porte s'ouvre. "C'est le vent," me dis-je, et j'allai la fermer, ayant soin d'en pousser le verrou.

A peine étais-je assis qu'elle s'ouvrit de nouveau. Je n'eus pas le courage d'aller la refermer, et, frappé de stupeur, j'allai me blottir en un coin de ma chambre.

J'entendis bientôt des pas légers, comme ceux d'une femme, et qui semblaient approcher de ma chambre.

Je tombai à genoux, et, hélas ! pour la première fois depuis longtemps, je priai.

J'écoutai ensuite, tout était tranquille, je repris courage et me décidai d'aller, encore une fois, fermer la porte. Je la poussai, mais au moment où j'allais en tirer le verrou, elle s'ouvrit de nouveau et je vis une ombre se glisser dans la chambre. Je me mis à trembler et allai tomber sur mon fauteuil.

J'étais à demi-mort de frayeur. L'ombre s'avança près de moi, puis, écartant son linceul, je reconnus une figure qui dissipa mon effroi. Ses yeux, d'où s'échappaient des larmes, me regardaient avec tendresse. S'avançant plus près encore, je sentis courir en tous mes membres le froid glacial de la mort.

— Calme-toi, me dit-elle alors ; calme-toi, mon fils, je suis, je le sais, un objet d'horreur, maintenant que la mort a exercé ses ravages ; pardonne-moi, je viens te confier Thilda, mon enfant chérie. Tu l'aimes, tu seras son meilleur protecteur ; aime-la toujours. Du fond du tombeau je veillerai sur vos amours. Vois-tu, je veux son bonheur, je n'aimais qu'elle au monde ; Dieu l'a voulu, il m'a fallu la quitter, mais je te choisis pour me remplacer. Sois son père, en restant son époux. Le temps est précieux, ami, il me faudra, dans un instant, retourner dans ma couche funèbre ; déjà les vers, seuls compagnons de ma solitude, se plaignent de mon absence, je ne dois pas les faire languir. Jure, mon fils, que jamais tu n'aimeras aucune autre que Thilda.

Je m'inclinai, puis au moment où j'allais lever la main pour prêter le serment qu'elle me demandait, je m'éveillai, car c'était le matin.

J'avais passé la nuit sur mon fauteuil, et tout cela n'était qu'un rêve.

C.-G. BOURGET.

LA GRANDE CHARTREUSE

(Voir gravures)

Au moment où une loi cruelle oblige à quitter la France la plupart des ordres religieux qui, patiemment, au cours des siècles, ont défriché le sol et fait l'éducation de ce pays, nous avons tenu à consacrer quelques illustrations à la vie monacale. Nos lecteurs trouveront dans les lignes qui suivent la description et l'histoire d'une des plus anciennes et des plus célèbres abbayes françaises, l'abbaye de la Grande-Chartreuse, où, il y a peu de jours, le 6 octobre, a été célébrée la fête de Saint-Bruno, le fondateur de l'ordre des Chartreux.

Notre siècle d'activité fiévreuse, de scepticisme moqueur, sourit avec pitié quand, par hasard, il entend prononcer ces mots de vie contemplative et de religieux contemplatifs. Il ne comprend plus que certaines âmes ferventes ont un besoin extraordinaire de prière, de mortification, de méditation et de contemplation. Il ne sait pas qu'à côté de la vie du corps il y a la vie de l'âme, et que l'âme se nourrit des vérités surnaturelles, et que dans la solitude et le silence seuls cette manne lui descend du ciel. C'est de ce besoin



Le départ des Bénédictins. — Sur la route de Sablé à Solesmes

de contemplation que sont nés les Ordres contemplatifs. Ordres inutiles ! crie encore le siècle qui a fini par ignorer que l'Eglise de Jésus-Christ est la Communion des saints et des choses saintes, et que cette vie de pureté, de sacrifices, de souffrances, ne profite pas seulement aux pauvres moines, mais encore à ces hommes du siècle, qui la méprisent et la raillent.

C'est au XI^e siècle que saint Bruno fonda l'Ordre des Chartreux, cet ordre de vie pénitente, ressuscitant les exemples de la Thébéide et qui, après huit cents ans, est resté le même, sans qu'il ait jamais eu besoin de réforme.

Deux causes décidèrent saint Bruno à embrasser la vie monastique : un entretien avec quelques-uns des disciples qu'il enseignait à l'école de Reims, et la mort d'un de ses anciens maîtres de l'Université de Paris. On croyait ce maître aussi vertueux que savant. Mais, trois jours de suite, il se leva de son cercueil pour dire : " Je suis accusé par le juste jugement de Dieu ; je suis jugé par un juste jugement de Dieu ; je suis condamné par un juste jugement de Dieu "

Saint Bruno et six compagnons distribuèrent aux pauvres l'argent de leurs biens et se rendirent à Grenoble. L'évêque, saint Hugues, — averti par la vision de sept étoiles marchant devant lui vers un immense désert, — les accueillit, les reconnut et leur donna comme retraite, en un lieu nommé la Chartreuse, une solitude pierreuse, stérile, âpre, sous la neige le plus souvent. Les sept pèlerins y élevèrent un petit oratoire à la Vierge, sous le nom de Sainte-Marie de *Casalibus*, autour duquel ils bâtirent ensuite de petites cabanes isolées les unes des autres.

C'est là, dans ce désert de la Chartreuse, qui donne son nom à tous les monastères de l'Ordre, que saint Bruno et ses compagnons portaient le cilice, des vêtements de laine grossière, ne mangeaient que des légumes et une seule fois par jour, priaient et travaillaient, vivant dans la solitude et la prière.

Le nombre des religieux s'étant accru, les Chartreux construisirent un vaste monastère, huit fois brûlé par la foudre, huit fois reconstruit. Les bâtiments actuels ne datent que de 1676, très simples d'architecture, sous leurs combles recouverts d'ardoises.

" L'architecture des Chartreux, a écrit M. Viollet-le-Duc, se ressent de l'excessive sévérité de la règle : elle est toujours d'une simplicité qui exclut toute idée d'art."

Le grand corridor de la Grande-Chartreuse donne entrée à quatre pièces carrées, appelées salles de France, d'Italie, de Bourgogne, d'Allemagne. L'étage supérieur contient la Salle du Chapitre et la grande galerie. Le cloître est formé de deux corridors longs de plus de trois cents mètres et sur lesquels s'ouvrent soixante cellules. L'église n'a conservé de son ancienne décoration que les stalles du chœur. Il y a, en outre, dans l'enceinte monastique, trois chapelles : celle de Saint-Louis, celle des Morts et celle dite *domestique*.

Dans la salle du Chapitre, entourée de stalles, se trouvent les copies de la *Vie de saint Bruno*, par Le Sueur et, sous le plafond, par ordre chronologique, les portraits des Généraux de l'Ordre. Au dehors du monastère sont encore : sur une hauteur, dans les sapins, la chapelle de Sainte-Marie-de-*Casalibus* et sur un rocher, au pied duquel jaillit une fontaine, la chapelle de saint Bruno.

J'avais seize ans. Le Père Lacordaire me prit, un beau matin, au saut du lit et me dit : " Mon cher enfant, je vous amène à Chalais et, de là à la Grande-Chartreuse. Nous partons dans une heure." Une heure après nous étions en route. Un jour, à l'aube, nous quittions le noviciat dominicain de Chalais, et nous nous engageâmes dans la neige et la glace des montagnes, derrière le Père Lacordaire qui, à travers précipices et forêts, guidait notre voyage. Le soir, nous arrivions à la Grande-Chartreuse, et, à minuit, le Père Lacordaire nous éveillait pour assister à l'office de nuit.

Le long du corridor, les moines sortaient, silencieux, un à un, de leurs cellules, comme des fantômes évoqués, la nuit, par un rayon de lune, sortaient de leurs tombeaux. La tête dans leur capuchon, ils glissaient, avec ce recueillement solennel qui semble être

la suprême résignation. La lune allongeait leur ombre contre le mur et le bruit de leurs sandales sur le pavé glacé semblait un appel répété au tombeau pour qu'il ouvrît la porte de l'autre vie, — la porte de l'Eternité. Chaque religieux, en entrant dans l'église, tirait — une fois — à côté de la porte, la corde d'une cloche. Un tintement gémissait dans les airs et l'on eût pu, de la sorte, au fond des grandes forêts de sapins, compter le nombre de ceux qui, sur le seuil de ce monde et de l'autre, ne vivent que pour mourir.

Dans le chœur de l'église, complètement obscur, chaque noire stalle était comme une niche vide de son saint. Bientôt, on y distinguait un religieux, sorte de forme blanche mystérieuse. Tout à coup, sur un ton bas et triste, les voix s'élevaient, psalmodiant l'office. Au bout de chaque Psaume, quand éclatait le *Gloria Patri* triomphant, une lumière soudaine jaillissait de chaque stalle, comme un rayon de soleil, et découpait en hauts reliefs, sous les plis secs des capuchons, des faces amaigries et décharnées. *Gloria Patri*, le symbole de la lumière venue en ce monde pour illuminer les ténèbres ! Un autre Psaume commençait et les lanternes sourdes se refermaient, sous les manteaux, près des cœurs embrasés de l'amour de Dieu. Enfin, un moment vint où tous les religieux, sortis silencieusement de leurs stalles, se prosternèrent de tout leur long sur le pavé, semblant écouter si de l'autre côté de la dalle, Dieu — dans l'autre vie — ne répondrait pas à leur appel et ne les ramènerait pas à lui.

C'est cet office de nuit — les *Matines* — que représente le tableau du peintre Chartran que nous reproduisons plus loin. Toutes ces têtes ascétiques ont un grand caractère de vérité et d'austérité ; quelques religieux semblent dormir. Ils ne dorment pas. L'âme méditative et fervente veille dans ces corps qui — sous les pratiques de l'ascétisme — ont pris les apparences du sommeil ou de la mort.

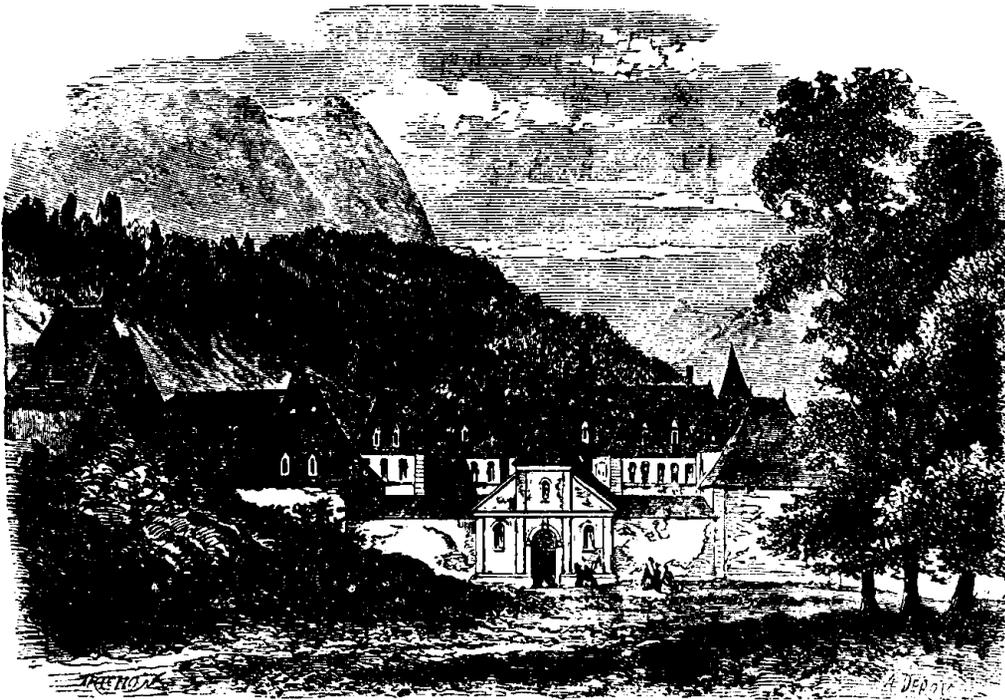
AINÉ GIRON.

Le bonheur est semblable aux beaux nuages qu'emporte le moindre vent. — ULLA.

L'instinct national est fait d'un amour et d'une haine : l'amour de soi, la haine des autres. L'amour est aveugle, la haine aussi ; et l'instinct national est deux fois aveugle. — LUCIEN LE FOYER.



L'OFFICE DE MATINES A LA GRANDE-CHARTREUSE



LA GRANDE CHARTREUSE.

LA LÉGION D'HONNEUR

(Voir gravure)

De récents incidents, la démission du général Davout, duc d'Auerstaedt, suivie de celle des généraux Lobelin de Dionne, La Veuve, Hartung et du vice-amiral Lefève, ont attiré l'attention publique, en France, sur cette institution de la Légion d'honneur, qui a toujours été l'objet du respect général.

Notre mission n'a rien de politique ; il ne nous appartient pas d'apprécier les mobiles qui ont déterminé le remplacement du Grand Chancelier et la démission de ses collègues. Nous voulons parler ici de l'institution de la Légion d'honneur dans ses grandes lignes, de son fonctionnement, de ses principes, de son organisation.

Un superbe tableau d'Yvon, que nous publions en première page de ce journal, représente le fondateur de l'Ordre, le général Bonaparte, alors premier consul, qui prit un soin jaloux d'organiser la Légion d'honneur sur des bases durables.

La République, en supprimant les titres, avait aboli les décorations qui, cependant, étaient rares sous l'ancien régime. Le Saint-Esprit décerné aux gentilshommes de haute marque, l'Ordre de Saint-Louis, plus particulièrement réservé aux militaires, étaient distribués plutôt parcimonieusement.

A partir de 1792, on ne délivra que des armes d'honneur aux militaires qui s'étaient distingués devant l'ennemi.

Sabre d'honneur aux cavaliers et artilleurs, fusils d'honneur aux fantassins, baguettes et trompettes d'honneur aux tambours et clairons, épées d'honneur aux officiers, constituaient des récompenses certainement appréciées, mais d'un caractère bien peu social. Il est incontestable qu'un homme ainsi récompensé ne pouvait guère, son service militaire terminé, tirer quelque bénéfice, même moral, de la distinction dont il avait été l'objet, alors qu'il était rendu à la vie civile.

Ces arguments prévalurent, lorsque le Premier Consul résolut de créer la Légion d'honneur. Bonaparte, d'ailleurs, ne voulait pas récompenser que les actions d'éclat de ses soldats. Il entendit que tous ceux qui, dans les sciences, les arts, les lettres, la diplomatie, le commerce, l'industrie, l'administration, s'étaient signalés par des services éminents, fussent l'objet des mêmes récompenses et honorassent, aux titres divers dont ils se réclamaient, le nouvel Ordre de Chevalerie qu'il venait de créer.

La Légion d'honneur était fondée.

HYMENÉE

M. Antonio Destroismaisons, de la maison de gros Chaley & Orkin, épousait, mercredi le 23, à la cathédrale, Mlle Adrienne Brousseau.

La cérémonie nuptiale revêtit un cachet hautement sympathique, dans le fait d'une touchante délicatesse de Sa Grandeur Mgr l'archevêque, qui voulut lui-même bénir le mariage d'un des plus anciens membres du chœur de son église. Cette même considération, jointe à l'estime dont jouit M. Destroismaisons auprès de ses confrères à l'orgue, lui valurent de la part de ces derniers une manifestation exceptionnelle, en belle musique et en morceaux de chants des mieux choisis.

A l'arrivée et au départ des jeunes mariés M. O. Pelletier, organiste de la cathédrale, joua deux joyeuses marches nuptiales sur le grand orgue (faveur spéciale). Durant l'office, célébré par Sa Grandeur, assistée de M. le chanoine C. Martin et de M. A. Demers de l'évêché, M. Edouard Lebel chanta, de la voix qu'on lui connaît, le magnifique solo *Deus Abraham*, de Saint Saëns. Grand nombre de membres du chœur, sous la direction de M. G. Couture, maître de chapelle, rendirent avec succès le *Sanctus* et *V. Agnus* de la messe de Gounod.

L'allocution toute paternelle de Mgr l'archevêque ne fut pas la partie la moins appréciée de ce concours d'exquises cordialités.

M. A. Destroismaisons avait pour témoin son frère, le lieutenant-colonel Destroismaisons et Mlle Brousseau était au bras de son père, M. E. Brousseau, député-protonotaire de la Cour Supérieure.

La mariée était tout à fait charmante d'expression et de grâce, dans une jolie toilette brun chocolat, avec accessoires bleu pâle.

L'assistance distinguée et nombreuse rayonnait du bonheur fort communicatif des jeunes époux.

M. et Mme Destroismaisons donnaient, dans l'après-midi, un *at home* à leurs parents et amis. Après les félicitations d'usage, tous purent admirer les cadeaux nombreux, riches et artistiques offerts aux nouveaux époux, à l'occasion de leur mariage.

Le jeune couple est parti en voyage de noces à travers la province. Bonheur et prospérité !

L'ADIEU

Adieu. J'ai dit adieu. Le meilleur de moi-même, Avec un long soupir, hors de moi s'est enfui : Tu m'as pris tout mon cœur, voyageuse que j'aime, Et je suis resté là, plein de vide et d'ennui.

Je suis je ne sais où, car mon âme voyage ; Elle est je ne sais où : sais-je par où tu vas ? On m'a dit : " Vous restez tout seul, ayez courage ! " Mais je suis plus que seul : je ne me reste pas.

Ah ! comment tout entier ne t'ai-je pas suivie ? Quel devoir me retient ! Qu'ai-je à faire et pourquoi ? N'as-tu pas emporté la raison de ma vie, Et n'est-ce pas mourir que d'être absent de soi ?

Adieu. Je te l'ai dit, ce mot profond, si triste, Et des pleurs tout à coup m'en reviennent aux yeux. Car à tous les départs je sais qu'un spectre assiste, Que la mort est partout où se font des adieux !

Adieu. Toutes les fois qu'il frappe notre oreille, Ce mot cruel, qu'on dit tout bas et sanglotant, On craint que le malheur qui dormait ne s'éveille ? On sait qu'il vaudrait mieux se taire en se quittant.

Adieu. Ce mot nous dit : " Téméraires, tout passe ! " Nous n'avions entre nous que notre volonté ; Puisque nous y mettons le temps avec l'espace, Dieu qui s'indigne y peut mettre l'éternité !

C'est une mort d'un temps, l'absence, et c'est un crime : Sachons bien que c'est mal, et que nous tentons Dieu Quand l'âme, s'absentant de l'être qu'elle anime, Avec un être aimé s'en va dans un adieu

JEAN AICARD.

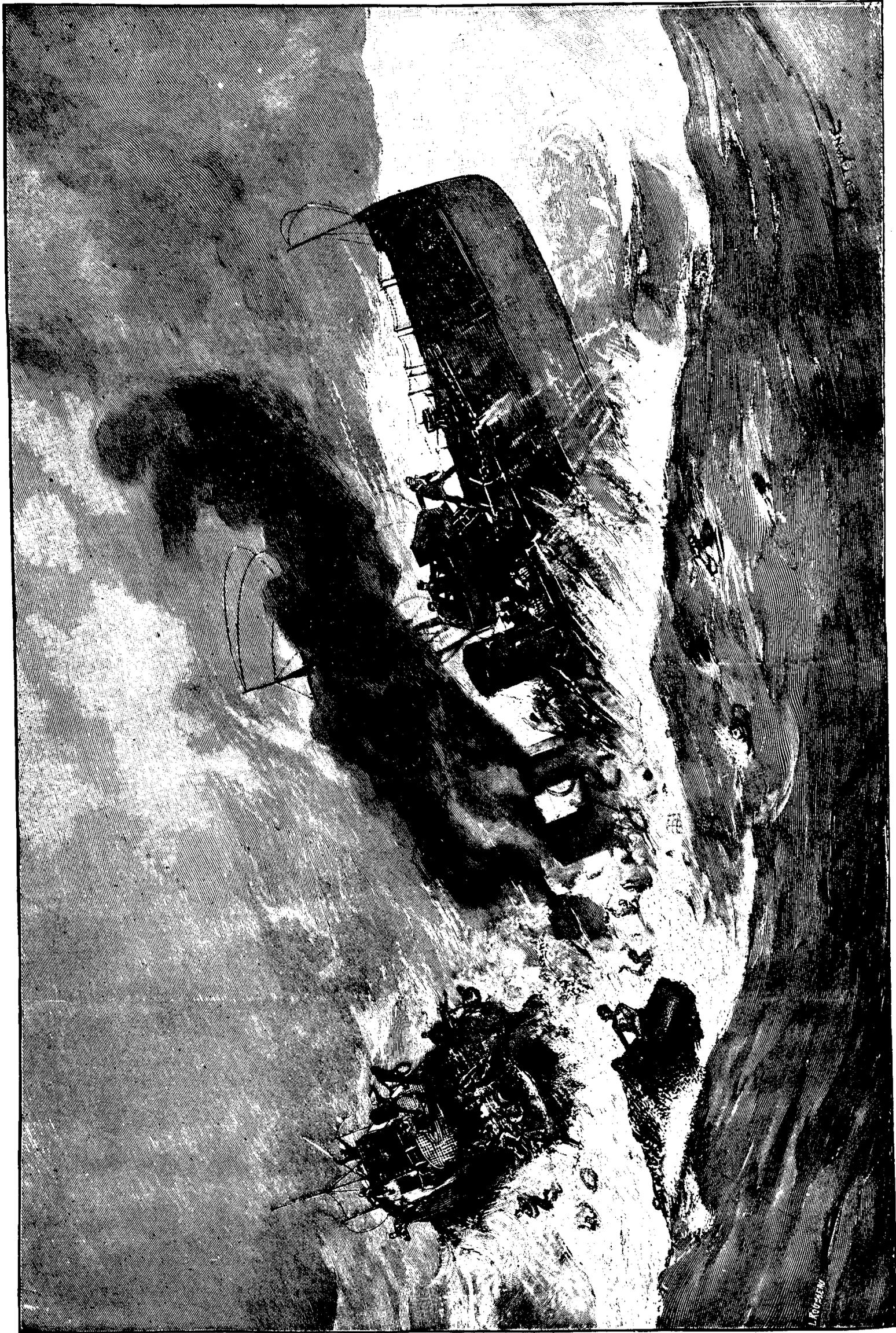
BRILLANT SPECTACLE

L'Aventurière au Monument National cette semaine. Allons applaudir nos artistes.



SOLESMES. — LE MONASTÈRE DES BÉNÉDICTINS

La fortune n'est fidèle qu'à ceux qui lui font la cour sans relâche. — Maréchal BUGEAUD.



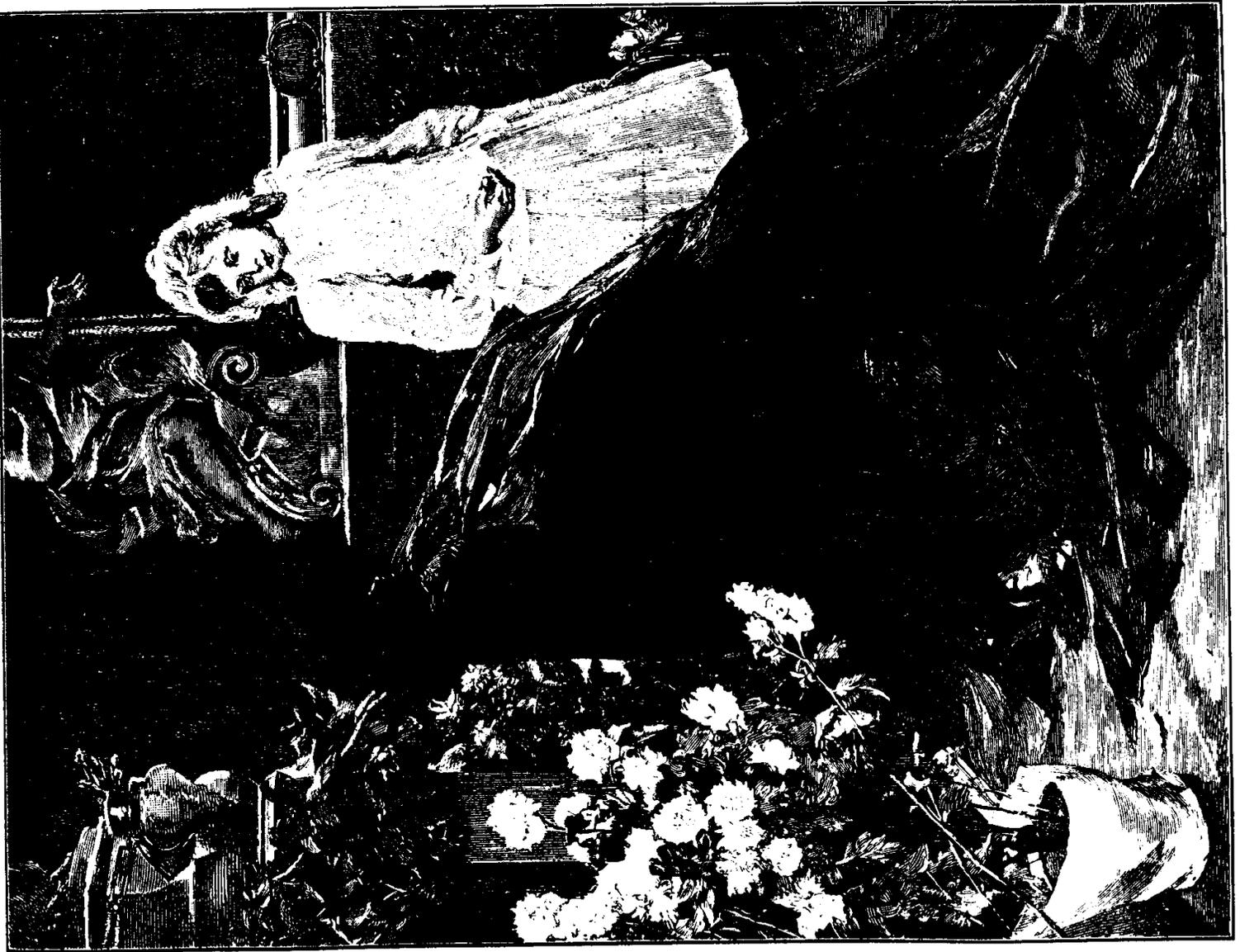
LA PERTE DU CONTRE-TORPILLEUR ANGLAIS "COBRA" DANS LA MER DU NORD.— Voir l'article

che
tou
me
pro
m'o
ter
en
po
tro
tâc
d'n
fait
ces
le c
me
E
rac
éec
s'ac
ler
de
U
ava
ma
le s
Jou
tes
pol
fem
dér



Sur une tombe

LA COMMÉMORATION DES MORTS



La prière d'une veuve

Manteaux



Pour descriptions, voir l'article "La Mode"

RÉVEIL

En réponse à M. A. Pelletier.

Mon cœur est un oiseau meurtri,
Souffrant encor de sa blessure ;
En l'éveillant, il a gémi,
Puis s'est rappelé sa nature.

Ses ailes ont perdu l'essor,
Et vers le ciel bleu qui le tente,
Il voudrait s'envoler encor
Mais appréhende la descente.

Ses notes n'ont plus cet accent
Où vibrerait toute sa tendresse ;
Il s'en rend compte et se repent
D'avoir autant de hardiesse.

Malgré tout, il voudrait chanter,
Et dans l'effort de cette lutte,
Il ne parvient qu'à soupirer
Le trouble auquel il est en butte.

Ma muse ignore de ma lutte
Régler les cordes de ma lyre,
Et dans ce désordre confus
Je vous fais part de mon martyre.

ATTALA.

DU BUT PROVIDENTIEL DE LA BEAUTÉ

Terrible sera le compte qu'auront à rendre les femmes créées belles et qui auront dépensé en vaines, en dangereuses coquetteries, la puissance d'apostolat qui leur avait été donnée pour élever et convertir, non pour séduire et désespérer.

Vous ignorez donc le bien que vous auriez pu faire, les douces joies que vous auriez pu ressentir, en apparaissant, anges de lumière et de miséricorde, dans l'obscur demeure où gémit et blasphème peut-être une famille déshéritée des biens de la terre et oubliée des heureux.

Un instinct naturel porte toutes les créatures humaines à croire à l'idéale union de la beauté de l'âme

et de la beauté du visage. En vous voyant apparaître, ces désespérés, et ils ne se tromperaient pas, vous regarderaient comme autant d'envoyées de Dieu. Les paroles de consolation tombées de vos lèvres, plus encore que l'aumône, seraient recueillies avec amour et rendraient le courage et l'espoir aux pauvres désolés.

Sachez-le, la beauté commande la bonté ; le vrai monstre humain, c'est une belle méchante. La superbe et terrible Méduse est un mythe méconnu.

Il sera beaucoup demandé à qui aura reçu davantage. Gravez cette parole trop oubliée sur le miroir posé chaque matin devant vous, languissant beauté, qui ne sauriez trouver la joie ni la paix de l'âme dans de vaniteux triomphes, car ce ne sont pas de pareils succès que la Providence avait destinés à ces yeux pleins de persuasion et de douceur, à ces lèvres ingrates, qui ne devraient laisser échapper que bénédictions, et qui s'oublent jusqu'à railler, jusqu'à murmurer.

Le don de beauté, si souvent fatal à la femme, cesserait d'être un danger pour elle et pour les autres, si la femme savait user de ce merveilleux privilège selon les vues providentielles.

Il n'est pas dans la nature de l'homme d'aspirer à ce qu'il sait ne pouvoir atteindre, et la vertu d'une femme est le plus sûr talisman contre la séduction de ses charmes.

Femmes qui entrez dans vos délicieux et dangereux vingt ans, que ne pouvez-vous comprendre, dès le printemps de vos jours, ce que vous éviteriez de douleurs en vous tenant en garde contre les tentations d'une vie de plaisirs, prompts à fuir, tout en vous préparant une triste vieillesse. Que ne pouvez-vous savoir, avant l'épreuve, que l'amour divin, ayant nom *charité*, épure le cœur et le met à l'abri de cet autre amour si séduisant au départ, mais qui cache, aux détours du sentier, le remords, la honte, les terreurs d'un abandon fatal, ces terribles et inévitables compagnons de l'amour coupable, l'homme n'étant en-

chaîné ni par le cœur, ni par le visage, ni même par la jeunesse. Seul l'amour charité ne se lasse jamais, et, austère d'aspect tout d'abord, se révèle à vous, peu à peu, plein de sérénité et de chauds rayons.

Oh ! vous surtout, femmes qui êtes belles et malheureuses, souvenez-vous que vous devez vous réfugier en Dieu pour être consolées et bénies, car il vous a marquées de son sceau.

Mme DE BLOCQUEVILLE.

LA MODE

Nous donnons, ci-contre, trois élégants modèles de manteaux, jaquettes et paletots. La figure 1 représente un paletot de drap noir, doublé de satin merveilleux, application de drap et soie, broderie chenille et soie. Longueur 1 1/10 verge. La figure 2 représente une jaquette de drap noir ou couleur doublée de serge ou brochée de soie, baguette soie, galon métal. La figure 3 représente une jaquette de drap noir ou couleur, doublée de serge tailleur ou brochée de soie, applications de drap.

Les vêtements de rue sont relativement simples. Il paraîtrait que, plus que jamais, la femme comme il faut semble décidée à passer inaperçue. Un costume de teinte sombre, un paletot relevé par quelques broderies ou quelbres applications, voilà ce qui se porte. Ajoutez la toque drapée entourée de palmes. Voilà la tenue pratique de courses en ville, de visites et de promenade. En revanche, le moindre petit dîner, la moindre invitation du soir, fût-ce dans un restaurant de troisième ordre, donne prétexte à la toilette claire, brochée, pailletée, ornementée, et au chapeau de style avec ses longues plumes ou ses larges nœuds de velours.

Il faut tenir compte de ces tendances, à l'aide des

quelles nous arriverons à faire comme les hommes, c'est-à-dire, à nous habiller, en toilette, seulement le soir, réservant nos manteaux somptueux, nos robes à froufrous et nos dessous mousseux pour les sorties de diners et de soirées. C'est la note nouvelle dont il ne faut pas médire. Elle a l'avantage de simplifier la vie ordinaire, ce qui n'est pas à dédaigner. Aussi, les étoffes de laine sont-elles plus que jamais en faveur. Il ne faudrait pas croire, après ce que nous venons de dire, que la toilette de jour est négligée pour cela. Que non pas. Plus elle est simple, plus elle est correcte. La plus modeste est on ne peut plus soignée comme façon et couture d'abord, puis comme détails. La mode actuelle n'aime ni les étoffes fanées, ni les chapeaux défraîchis.

Les bottines ayant par trop de service sont à l'index et les gants sales, les voilettes chiffonnées ou remplies de poudre de riz donnent mauvaise idée du goût d'une personne. Comme l'hygiène s'est introduite dans les mœurs, la propreté s'est introduite dans notre toilette, et toutes deux, l'hygiène comme la propreté, sont pour l'instant question de mode, avant d'être question de salubrité.

Donc, Mesdames, il est entendu que vous pouvez faire une visite avec une robe tailleur, même une visite de cérémonie, qui aurait autrefois demandé la robe de soie, le manteau de velours et fourrure et le chapeau de plumes.

Les détails de toilette demandent à être fort soignés. Ce sont eux qui, avec les robes de laine bourrue, en faveur cet hiver, donneront ce je ne sais quoi, qui permettra de les porter pour toutes circonstances pendant la journée. C'est ainsi que toutes les jolies dentelles anciennes trouvent leur emploi. Les coins de mouchoirs deviennent des revers appliqués sur de la soie, les anciennes voilettes se transforment en cravates et certains gilets, coupés exactement sur la forme des gilets de soirée des hommes, sont faits de vieilles étoffes dont les fleurs découpées s'appliquent sur des tulles brodés, pris dans les armoires où sont précieusement serrées les reliques des arrières-grand'mères. Les petits cols de lingerie sont aussi à recommander. Ils se portent avec toutes les robes. Ils sont très haut et rabattus, ornés de jours, ainsi que la cravate assortie en lingerie. Cela fait bien entre les devants d'un joli boléro.

Le velours sera très à la mode cette saison. Pour les costumes de promenade, ainsi que pour les grandes toilettes, il sera très en vogue. Le noir est préféré aux autres couleurs.

PROFILS D'ARTISTES MONTRÉALAIS

ALTA DE KERMEN

Cou-cou !... Ah ! la voilà !...

C'est évidemment par cette exclamation enfantine qu'il convient d'accueillir le gracieux portrait de la gracieuse artiste que LE MONDE ILLUSTRÉ offre aujourd'hui à ses lecteurs.

Mlle Alta de Kermen est une Parisienne de Gentilly ; c'est comme si on disait une Montréalaise de Saint-Henri.

A peine zéayait-elle le doux parler de la douce France, qu'une respectable gouvernante anglaise, à la chevelure—artificielle ou réelle—très convenablement tire-bouchonnée, lui enseignait les rudiments, puis les finesse et les sonorités adorablement dentales de la langue de Chamberlain.

Ce qui produisit un être tout mignon, gavroche comme un moineau franc et compassé comme un cockney.

Alliage étrange, d'une saveur tout à fait piquante.

Mlle Alta de Kermen a dû naître sous une bonne étoile et posséder une marraine-fée très généreuse.

Elle a, non la beauté mais la joliesse ;

Non le génie, mais l'esprit ;

Non la science, mais l'intelligence ;

Elle n'est ni légère, ni prude. Ni nulle, ni savante. Ni bavarde, ni taciturne. Ni meilleure, ni pire.

Son cœur est excellent. Elle joint l'élégance à la grâce et la coquetterie à la simplicité.

Au point de vue artistique, Mlle Alta de Kermen a un tempérament spécial. Ignorante, ce qui est un rare bonheur, des apprêts de la vie, il ne lui serait guère possible d'interpréter les rôles langoureux ou douloureux. Ce qui lui convient, ce sont les personnages gais, pleins de vie et de joie, les heureux, les favorisés, les picratants.



Photo J.-A. Dumas

Elle a le petit nez retroussé et impertinent de la Parisienne. C'est le cachet d'origine, car jamais on n'a vu éclore nez si spirituel sur les bords de la Tamise ou de l'Hudson. Je ne sais pas si elle est fière de ce petit nez mobile et provoquant, mais je lui conseille fort de l'être.

La gentille artiste a appartenu à la troupe américaine d'Opéra-Comique Gayest & Manhattan, où elle a moissonné de lourdes gerbes de succès ; elle a également brillé à New-York, chez Coster-Beals, avec une saison de *Sopho* ; mais elle était lasse de jouer et de chanter en anglais, aussi a-t-elle accepté avec joie la proposition de M. Harmant qui l'enchaîne au Palais-Royal jusqu'au printemps prochain.

Mlle Alta de Kermen est donc une des plus agréables artistes que Montréal ait possédés. Je n'ai qu'une chose à reprendre pour ce qui la concerne : c'est son nom. Je trouve ce nom breton trop altier et trop grave pour celle qui le porte, et, si j'avais voix au chapitre, je proposerais à ses admirateurs de la nommer dorénavant Mlle Diable-à-Quatre.

BABOLAIN.

NOTES ET IMPRESSIONS

La presse est le centre des luttes acharnées, qui s'accusent chaque jour davantage.—CARDINAL PIE.

L'homme étudie la femme plutôt que les femmes ; celles-ci s'inquiètent moins de connaître l'homme que les hommes.—G.-M. VALTOUR.

Il n'y a que la conformité des sentiments qui puisse rendre les liaisons durables. C'est la sympathie qui rapproche les cœurs, et qui serre les liens de l'amour ou de l'amitié.—BIGNICOURT.

NOTRE ARTISTE

Les portraits que nous avons publiés, la semaine dernière, à propos de la fête du *Pionnier*, nous avaient été fournis par l'excellent artiste, M. J.-A. Dumas, 112, Vitré. Bien que nous eussions involontairement omis la mention de la chose, nos lecteurs ont sûrement reconnu d'eux-mêmes la bonne facture de M. Dumas.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

COMÉDIE FRANÇAISE

Eh ! bien oui ! des vers. De beaux vers sonores d'Émile Augier, et très bien dits, ma foi, par nos artistes du Monument National. Qui se serait jamais imaginé ? M. Prad est un habile homme. Dans un tour de main, il vous a façonné tous ces gens-là et les a lancés dans le grand genre, où ils se trouvent parfaitement à l'aise.

L'Aventurière sera certainement redemandée, avant la fin de la saison, par la foule enthousiaste des spectateurs. La mise en scène et les décors sont si soignés ! L'orchestre fait merveille et électrise la salle à chaque représentation. Prochainement, le 4 novembre : *Cyrano de Bergerac* au profit de l'École de la Ferme Neuve.

Décidément, ils vont bien, nos artistes. Ils dépassent tout ce qu'on avait espéré d'eux. Allons voir ça.

THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

Monte Christo ! Le seul titre de ce célèbre drame à grand spectacle, dont le succès est inépuisable, suffirait pour attirer toute la semaine du 28 octobre, la foule au Théâtre National Français. La pièce a été montée avec une magnificence extraordinaire et son interprétation promet d'être de premier ordre, s'il faut en juger par la distribution qui comprend les meilleurs artistes de la troupe. M. Cazeneuve a été chargé des rôles d'Edmond Dantes, du prisonnier du château d'If, de l'abbé Rusoni et du comte de Monte-Christo qui lui vont, dit-on, comme un gant et lui ont valu des succès retentissants aux États-Unis.

Parmi les superbes tableaux, peints pour la pièce, citons le port de Marseille, les cachots du château d'If, l'orage en pleine mer—évasion de Monte-Christo,—l'auberge du pont du Gard,—mort de Villefort,—le salon de Morcel,—arrivée du comte de Monte-Christo,—la forêt de Fontainebleau,—suicide de Renaud,—le duel et la mort de Douglass. Les costumes seront de toute beauté et il y aura de merveilleux effets de lumière électrique.

Les principaux rôles ont été confiés à MM. Cazeneuve, Filion, Elzéar Hamel, Petitjean, Godeau, Palmiéri, Bouzelli, Villeray, Leurs, Fleury, de la Grange, Mme de la Sablonnière et Miles Verteuil, Rhéa, et Brémont.

Il sera bon, croyons-nous, de retenir ses places à l'avance, car l'affluence des spectateurs sera sans doute considérable.

JEUX ET AMUSEMENTS

PROBLÈME CHIFFRÉS

21—34524—0694—V56—94—34W5634—W13—
X4W563—V589—24YW28674—Z437—21—3877631
—K501694.

ÉNIGME

Une voyelle, une consonne
Composent toute ma personne,
Mais si petit que je sois
Je suis plus fort que tous les rois.

LOGOGRIPHE

Je coûté cher avec ma tête,
Et peu de chose sans ma tête.
Je suis très fort avec ma tête,
Mais très délicat sans ma tête.

Si je suis offert avec ou sans ma tête,
Prends-moi, toujours, lecteur, avec ma tête.

Solutions des problèmes qui ont paru dans le No 912

Le pari des trois buveurs.—Le buveur, qui avait parié de partager également avec ses deux compagnons les 21 bouteilles du tavernier, dont 7 pleines, 7 à moitié pleines et 7 vides, gagna ainsi son pari : Il en prit d'abord pour lui 3 pleines, 1 à moitié pleine et 3 vides. Il en donna également au deuxième 3 pleines, 1 à moitié pleine et 3 vides. Il resta donc au troisième 1 bouteille pleine, 5 à moitié pleines et 1 vide. Chacun avait ainsi 7 bouteilles, et la même quantité de vin.

MONUMENT NATIONAL

Superbe programme cette semaine à prix populaires.

NOTES ET FAITS

La reine Victoria, quand elle était satisfaite d'un sermon entendu, en demandait copie et la serrait avec soin. Son long règne enrichit sa bibliothèque de Balmoral d'un nombre incalculable de sermons ainsi accumulés.

Edouard VII vient de faire cataloguer ces pieux souvenirs.

Il paraît que le cardinal Gibbons sort fréquemment coiffé de sa calotte rouge sous son chapeau romain. Un jour qu'il passait gravement, ainsi coiffé, une bonne vieille l'aborde et lui dit en s'excusant : Monsieur, la doublure de votre chapeau vous pend dans le cou :

Le cardinal remercia la bonne femme, gravement encore, mais rit cordialement de sa simplicité quand elle fut hors de vue.

Les astronomes sont dans la joie.

Le 10 octobre, Vénus et Mars se trouvaient en conjonction.

Très prochainement, le 28 novembre, ce sera le tour de Jupiter et de Saturne, qui prendront à un demi degré près, cette position intéressante.

Il faut remonter jusqu'à 1683 pour retrouver un rapprochement aussi marqué.

C'est à donner envie d'être astronome.

L'huître chante ; c'est un fait aujourd'hui avéré. Il a été révélé, du moins, au dernier Congrès de la pêche maritime, par un grave et savant professeur, dont on ne peut mettre la parole en doute. Se trouvant un jour sur les bords de l'Océan, a-t-il lui-même raconté, il découvrit des huîtres dans l'anfractuosité d'un rocher et se mit à les déguster. Comme il ouvrait ces savoureux mollusques avec son couteau, il aurait entendu quelques-uns d'entre eux pousser un petit cri aigu, "suivi d'un murmure doux, mais expressif".

Elles disaient peut-être : "Merci..."

Un journal américain a pu se procurer — il ne dit pas comment — la liste des souverains européens qui ont placé une partie de leurs fonds privés en valeurs américaines.

Le tsar Nicolas II est inscrit pour 30,000,000 de francs ; Edouard VII, pour 25,000,000 ; Guillaume II, 15,000,000 ; la reine régente d'Espagne, 10,000,000 ; la reine Isabelle, 7,500,000 ; Léopold II, 17,000,000. Les fonds placés aux Etats-Unis par le duc d'York, le roi d'Italie, le roi de Grèce, le roi de Danemark, le sultan de Turquie et le shah de Perse forment un ensemble de 40,000,000.

L'archevêque d'York, dans une lettre pastorale, propose, afin d'apaiser la colère divine et pour mettre un terme à la guerre, que l'Angleterre toute entière célèbre un jour "d'humiliation nationale".

"Ce sont, écrit le bon archevêque, nos fautes nationales et personnelles qui empêchent le Dieu des batailles de nous accorder le succès définitif... Je crois, en conséquence, que le besoin le plus urgent de la nation est de s'humilier publiquement, afin qu'elle rachète ses fautes".

Si après cela les Boers ne déposent pas les armes, c'est qu'ils ont la tête dure.

A Sumatra, la durée obligatoire du veuvage, pour les femmes, dépend du plus ou moins de force que le vent met à souffler. Cela peut paraître singulier, et l'est, en effet ; mais pourtant, c'est ainsi.

Aussitôt après la mort de l'époux, sa veuve hisse un drapeau au bout d'une perche, devant sa porte. Tant que ce drapeau reste intacte, il est, interdit à la veuve de reconvoler, mais dès que paraît la moindre déchirure, le pavillon symbolique est amené et les époux peuvent se présenter.

Cette coutume, pour bizarre qu'elle soit, est toujours préférable à celle du Malabar. Elle a cet avantage que l'on peut mesurer la douleur des veuves au degré de solidité de l'étoffe qu'elles choisissent pour confectionner ce que M. Prudhomme appellerait l'étendard de leur vertu !

On n'a pas oublié les manifestations religieuses qui ont eu lieu, à Rome, il y a quelques mois, à l'occasion de l'année sainte. De nouvelles cérémonies se préparent pour la célébration du vingt-cinquième anniversaire de l'avènement au trône pontifical de Léon XIII.

Le comité du "Jubilé pontifical" vient, à ce sujet, de faire parvenir à tous les hauts dignitaires de l'Eglise catholique des invitations pour assister à ces fêtes solennelles, qui commenceront au mois d'avril prochain et qui auront une durée de trois mois.

On compte que 500,000 pèlerins étrangers environ se rendront à Rome pendant les fêtes du jubilé. Dans l'entourage de Léon XIII, on n'est pas sans appréhension, à cause du surcroît de fatigue et d'émotion que ces fêtes vont occasionner à l'auguste vieillard. Seul le pontife se montre joyeux à la pensée de célébrer bientôt sa vingt-cinquième année de pontificat. Léon XIII continue d'ailleurs à émerveiller ceux qui l'approchent par son étonnante verveur d'esprit et sa résistance physique. Il se plaît à répéter, en souriant, qu'il espère bien arriver jusqu'à sa centième année.

Il n'est bruit à Rome, en ce moment, que des prophéties peu rassurantes d'une voyante italienne, Mlle Bello, à propos de l'avenir prochain de l'Italie.

Elle a dit que "les socialistes et les anarchistes essayeront de détruire l'Italie par le fer et par le feu, mais que Victor-Emmanuel aura la gloire de rétablir l'ordre".

"Quand Léon XIII mourra, le roi rendra Rome à son successeur et ira établir sa capitale à Naples.

"Gênes, Milan, Venise et Livourne seront villes libres, la Savoie et Nice tomberont au pouvoir de l'Italie, la France ayant pour compensation les frontières du Rhin (?).

"Un prince de la branche des capétiens règnera en France, de par la volonté du peuple, anxieux de voir se réaliser le plus beau des programmes (?).

"L'Allemagne sera divisée, et la Russie voudra s'emparer de Constantinople, et la Norvège séparée de la Suède, proclamera la République scientifique et sentimentale (?).

"Avant 50 ans, les Chinois, devenus peuple guerrier, essayeront d'envahir l'Europe, mais un Tsar obéissant au Pape la sauvera ; le Pape sera chef d'Eglise universelle, les juifs, les protestants, les grecs orthodoxes, etc..., s'étant soumis à son autorité.

"Alors apparaîtra sur la terre l'Antechrist, de race hébraïque, et que voudra convertir le prophète Elias (?). Le plus curieux est que, paraît-il, nombre d'Italiens considèrent comme articles de foi ces prophéties extraordinaires !

C'est à un membre de l'Académie de Bruxelles, M. Cornelisen, que nous devons l'invention du mot "canard," appliqué aux fausses nouvelles.

D'esprit amusant et surtout imaginaire, M. Cornelisen s'amusa, un jour, à raconter au rédacteur d'un journal auquel il était abonné la petite histoire suivante :

"On avait réuni vingt de ces volatiles. L'un d'eux avait été haché menu avec ses plumes, son bec, ses pattes et servi aux dix-neuf autres, qui l'avaient glougloument avalé. L'un de ces derniers, à son tour, avait servi de pâture aux dix-huit survivants, et ainsi de suite, jusqu'au dernier, qui, dans un temps déterminé et fort court se trouvait avoir dévoré ses dix-neuf camarades."

Le lendemain, l'anecdote gentiment contée, paraissait sous ce titre : "Étonnante voracité des canards."

Le succès de cette histoire fut énorme, elle fit le tour de l'Europe, et vingt ans après, alors qu'on la croyait oubliée, elle retournait en Europe, flanquée d'un procès-verbal d'autopsie du dernier des vingt canards chez qui on avait constaté de graves lésions de

l'œsophage. En souvenir de ce fait, on donna, depuis, le nom de "canard" aux nouvelles un peu trop invraisemblables.

Voilà, du moins, ce que l'on raconte sur l'origine de cette expression.

Si non e vero e bene trovato, comme dit l'autre.

Le tsar et les proverbes russes.

Le nom du tsar joue un rôle considérable dans les proverbes russes, à en juger par les exemples suivants :

— La couronne du tsar ne le préserve pas des maux de tête.

— Le tsar lui-même ne peut éteindre le soleil en soufflant dessus.

— Quand le tsar prend une voiture de louage, chaque pas lui est compté pour une verste.

— Le tsar est le cousin du bon Dieu, mais il n'est pas son frère.

— Le bras du tsar, quoique très long, n'atteint pas jusqu'au ciel.

— Le tsar lui-même ne peut convertir le vinaigre en sirop.

— Un tsar gras ne pèse pas plus lourd sur les épaules de la Mort qu'un indigent maigre.

— La voix du tsar trouve un écho, même quand il n'y a pas de montagnes à proximité.

— Une larme dans les yeux du tsar coûte au pays bien des mouchoirs.

— Lorsque le tsar mange du rôti, son assiette est pleine de petits os.

— Lorsque le tsar se refroidit, le pays entier a le rhume de cerveau.

— Quand le tsar a envie de faire des courroies, les paysans lui fournissent le cuir nécessaire.

— La poule de la tsarine elle-même est incapable de pondre des œufs de cygne.

On commence à prendre au sérieux cette appréciation rapportée du Transvaal, il y a un an, par un Français qui, ayant là-bas de grands intérêts, était allé voir ce qui s'y passait. En revenant, il dit : "Avec une autre armée que l'armée anglaise, la guerre aurait duré trois mois."

On est autorisé à supposer qu'il pouvait y avoir beaucoup de vrai dans cette appréciation, quand on lit l'ordre du jour que lord Kitchener vient d'adresser à ses troupes. Il est obligé de leur rappeler que le but des colonnes mobiles est la mobilité. "Or, ajoute-t-il, j'ai appris que ces colonnes transportent avec elles des fourneaux, du mobilier, des pianos et des harmoniums, ce qui nuit absolument à la mobilité." J'te crois !

Imagine-t-on ces troupes, lancées à la poursuite d'un ennemi se déplaçant continuellement, vivant à cheval, et qui s'amuse à se faire suivre de pianos, d'harmoniums, de fourneaux, de batteries de cuisine et de voitures de déménagement (je suis capitonné !) emportant des mobiliers complets ? Quand les Anglais se mettent à faire de la fantaisie, personne ne peut lutter avec eux. Et ce qui est amusant, c'est de penser que cette guerre du Transvaal coûte chaque jour plusieurs millions. Il serait curieux, dans ces conditions, de calculer à quel prix reviennent les doubles-croches de l'armée anglaise aux contribuables qui en font les frais.

On s'explique maintenant pourquoi Dewet est "l'insaisissable" Dewet. Pendant qu'il court, les autres s'offrent des concerts en famille et exécutent la marche du "Tannhauser."

S'ils l'attrappent jamais, ce sera bien étonnant d'autant qu'aux concerts doivent s'ajouter ces parties de football et de cricket sans lesquelles la vie, pour un Anglais qui se respecte, ne saurait être supportable.

L'AVENTURIÈRE

Voir M. Prad, de l'Odéon, dans le rôle de Fabricé, au Monument National cette semaine.

✠ A VOUS ✠

Pauvres Dyspeptiques

Un Mot d'Encouragement



Lisez!

Lisez!!

Lisez!!!



Stock Centre (Richmond), 7 octobre 1901.

Ci-joint, je vous envoie \$8.00 (huit piastres) pour une douzaine de bouteilles de **Vin des Carmes**. Je vous promets volontiers de publier dans les journaux l'attestation du bien que j'ai éprouvé par l'usage de ce vin. Dites aussi que je souffrais d'une dyspepsie chronique, dégénérée en gastrite, et que l'usage seul du **Vin des Carmes** m'a donné du soulagement. J'étais sous les soins du médecin continuellement, obligée de prendre des remèdes à chaque repas, mais depuis le mois d'avril, époque où j'ai commencé à prendre ce vin, j'en ai employé 5 bouteilles et je n'ai eu besoin d'aucun remède. Je ne me suis jamais si bien trouvé de ma digestion.

MME MARY LEMIRE,

Stock Centre, (Comté Richmond).

THEATRE DE LA GAITE

Notre populaire théâtre d'opérette a obtenu le plus vif et le plus franc succès, avec *Les Mousquetaires au Courant*, et nous devons nous hâter de dire que la pièce et les interprètes le méritaient. Tout était parfait : musique, artistes, chœurs, orchestre ; le tout relevé par d'admirables décors et des costumes très riches et très exacts.

Cette semaine, on donne le grand succès de Planquette, *Les Cloches de Corneville*, avec une très forte distribution et une mise en scène irréprochable. *Les Cloches de Corneville* ont toujours eu le don d'attirer les foules et il est certain que ce sera la même fois pas exception. Tous nos artistes favoris paraissent avec avantage dans cette pièce. M. Darcy, que tout le monde a déjà acclamé dans le rôle de "Guepard" le vilain avaré, s'y fait un nouveau succès. Mme Clara Dartigny est une des plus séduisantes "Serpolette" qu'on puisse rêver et Mlle Angèle Darcy prête au rôle de Germaine sa jolie voix. MM. Vathubert, "Le Marquis"; Aramini, "Grenicheux"; Méry, "Le Bailli", comptent un ensemble absolument parfait. Les petits rôles et les chœurs sont à la hauteur de leur tâche ainsi que l'orchestre, et *Les Cloches de Corneville* feront salle comble toute la semaine à la Gaité, où se pressent chaque jour de plus en plus toutes nos aristocratiques familles.

DR. A. BRAULT,
Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis.
Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MAIGREUR - ÉPUISEMENT
PILOLES AN. ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

La Revue Mame Charmante publication illustrée par la célèbre maison Mame. Agréable, instructive et modeste. Abonnement : un an 11 fr. 50. Maison Alfred Mame & Fils, 163 Boulevard Saint Germain, Paris, France.

LA VÉRITÉ A "LA PRESSE"

Contrairement à certaines fausses représentations faites par des adversaires LA PRESSE est en mesure d'affirmer que sa circulation POUR LA VILLE DE MONTRÉAL dépasse 30,000 copies vendues et payées, tandis que la circulation payante du plus fort journal français, après LA PRESSE, est d'à peu près 6,000 copies.

Cette énorme différence explique pourquoi les annonces publiées dans LA PRESSE profitent aux annonceurs de Montréal dans la proportion du nombre de lecteurs qu'elles atteignent ; toute marchandise offerte dans ses colonnes sollicite l'attention de cent mille lecteurs, au lieu de quinze à vingt mille.

MÈRES

Regardez bien cette gravure



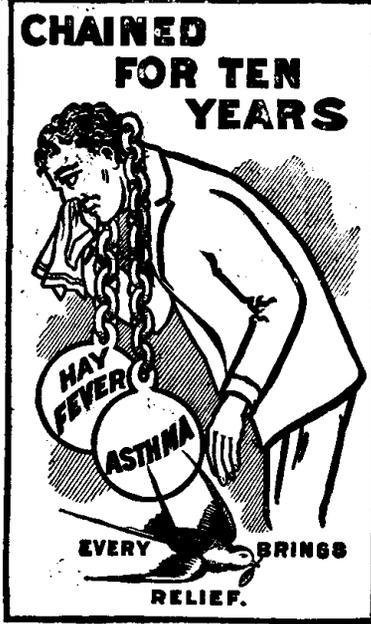
Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expédierons ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception de 50 cents, ou bien 10 cents pour chaque patron séparé. Envoyez par mandat-poste ou lettre enregistrée. Écrivez en français et mentionnez LE MONDE ILLUSTRÉ. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

INFANTS WARDROBE CO.
NEW-YORK.

Asthme Guéri Gratuitement ! !

"L'Asthmalene" donne un soulagement instantané et opère une guérison radicale dans tous les cas

ENVOYÉE ABSOLUMENT GRATIS SUR RÉCEPTION D'UNE CARTE POSTALE.—ÉCRIVEZ VOS NOMS ET ADRESSE LISIBLEMENT



Il n'y a rien comme l'Asthmalene. Elle donne un soulagement instantané, même dans les cas les plus graves. Elle guérit quand tout le reste échoue.
Le Rév. C.-F. WELLS, de Villa Ridge, Ill., dit : "Votre bouteille échantillon d'Asthmalene a été reçue en bonne condition. Je ne saurais vous dire combien je me sens reconnaissant du bien que j'en ai obtenu. J'étais esclave, enchaîné par un terrible mal de gorge et l'asthme depuis dix ans. Je désespérais de pouvoir obtenir ma guérison. Je vis votre annonce pour du remède pour cette terrible et torturante maladie, l'asthme, et je croyais que vous vous vantiez, mais je résolus de l'essayer. A mon étonnement, l'essai agit comme un charme. Envoyez-moi une bouteille pleine grandeur."

REV. DR MORRIS WECHSLER

Rabin de la Cong. Bnai Israel,
New-York, 3 janvier 1901.

Dr Taft Bros., Medecine Co.,
Messieurs,

Votre "Asthmalene" est un excellent remède pour l'asthme et pour la Fièvre des Foies, et sa composition fait disparaître tous les maux qui se rattachent à l'asthme. Son succès est étonnant et merveilleux.

Après l'avoir fait soigneusement analyser, nous pouvons certifier que l'Asthmalene ne contient ni opium, ni morphine, ni chloroforme ou d'autres.

Très sincèrement à vous REV. DR MORRIS WECHSLER, Dr Taft Bros., Medecine Co.

Avon Spring, N.-Y., 1er février 1901.

Messieurs,

J'écris ce témoignage sous la conscience de mon devoir, ayant éprouvé les merveilleux effets de votre Asthmalene pour la guérison de l'Asthme. Mon épouse fut affectée de l'asthme spasmodique pendant les derniers 12 ans. Ayant épuisé ma propre capacité de même que celle de plusieurs autres, j'eus la bonne fortune de voir votre enseignement sur vos vitrines sur la 130ème rue New-York. Je me procurai immédiatement une bouteille d'asthmalene. Mon épouse commença à en prendre vers le 1er novembre, à peu près. Je constatai bientôt une amélioration radicale. Après en avoir employé une bouteille, son asthme était disparu et elle est entièrement débarrassée de tous symptômes. Je sens que je puis recommander ce remède avec force à tous ceux qui sont affligés de cette cruelle maladie.

A vous respectueusement,
O.-D. PHELPS, M.D.

Dr Taft Bros., Medecine Co.

5 février 1901.

Messieurs,

Je souffris de l'Asthme depuis 22 ans. J'ai essayé de nombreux remèdes, mais ils ont tous échoué. Je vis par hasard votre annonce et je commençai par avoir une bouteille échantillon. J'y trouvai un soulagement immédiat. J'ai depuis acheté une bouteille pleine grandeur, et je suis à jamais reconnaissant. J'ai une famille de quatre enfants et pendant six ans je fus incapable de travailler. Je jouis maintenant de la plus florissante santé et je fais des affaires tous les jours. Vous pourriez vous servir de ce témoignage comme bon vous semblera.

Adresse de ma maison, 235 rue Rivington,

S. RAPHAEL,
67, 129ème rue Est, Cité de New-York.

Bouteille échantillon envoyée absolument gratis sur réception de carte postale

Ne tardez pas. Écrivez immédiatement, adressant DR TAFT BROS., MEDECINE CO., 79, 130ème rue Est, Cité de New-York.

VENDUE PAR TOUS LES PHARMACIENS

THEATRE DE L'OPERA COMIQUE

1861 Rue STE-CATHERINE (Coin Cadieux)
(Entrée principale, rue Ste-Catherine)

M. REY-DUZIL, Régisseur, Paris. M. LEFORT, Second Régisseur, Bruxelles. Prop. J. J. GOULET, Chef d'Orchestre, Montréal.

Grande Ouverture Lundi, le 4 Novembre 1901
LA FILLE DU TAMBOUR MAJOR

MAGNIFIQUES DECORS ! RICHES COSTUMES !!

TABLEAU DE LA TROUPE :

- Mme LEJUNE, chanteuse des Théâtres de Rouen, Marseilles, etc.
- Mme ETHEL, chanteuse des Théâtres de Toulouse, Lyon, etc.
- Mme FABIOLA, chanteuse des Théâtres de Dijon, Reims, etc.
- Mme REZ-DUZIL, duègne des Théâtres de Liège, Marseilles, etc.
- M. JARRY-DANGE, ténor léger des Théâtres de Rouen, Alger, Paris, etc.
- M. HERAULT, bariton des Théâtres de St-Petersbourg, Marseilles, Opéra Populaire, Paris, etc.
- M. TIRIA, grand premier comique de Reims, Bruxelles, Paris, etc.
- M. REZ-DUZIL, premier comique des Théâtres de Marseilles, Martinique, Paris, etc.
- M. CARTAL, second comique, Montréal.
- M. LEFORT, basse bouffe des Théâtres de St-Petersbourg, Bruxelles, etc.
- Chœurs et Orchestre de Paris et Montréal

TOUS LES SOIRS A 8.15. MATINÉES LE SAMEDI A 2.15.

PRIX DES PLACES : Loges d'Orchestre et 1ère galerie, \$1.00 ; Loges supérieures, 75 cts ; Orchestre, 75 cts ; Parterre, 50 cts ; 1ère galerie, 75 cts et 50 cts ; Galerie supérieure, 25 cts. La vente des Billets commencera Jeudi, le 31, au Bureau de A. P. Pigeon, 1798, rue Sainte-Catherine.

Semaine du 11 Novembre: MADAME FAVART

Pourquoi perdre votre temps ici et là, pour acheter vos fourrures d'Automne et d'Hiver, quand, en vous rendant directement à

L'AMERICAN FUR STORE

vous avez satisfaction. Vous y verrez le plus bel assortiment à Montréal, en Manteaux, Boas, Collerettes, Etc., Etc., Etc.

American Hat and Fur Store
27 et 29 St-Laurent.

THEATRE DU PALAIS ROYAL

La dernière pièce, *Durand et Durand*, a eu plus que le succès accoutumé. Il est à remarquer que cette œuvre, qui raille sans méchanceté les avocats, a eu le don d'en attirer une foule. Plus de la moitié du barreau de Montréal a été rière des infortunes d'Albert Durand, épiciier et de l'ahurissement croissant d'Albert Durand, avocat, son cousin. C'est de là bonne comédie, gaie, alerte, convenable et spirituelle.

Cette semaine on joue *Lili*, comédie-opérette à grand spectacle, musique enlevante de Harvé. Cette œuvre a fait fureur à Paris et a tenu l'affiche des années. Tout à fait inconnue chez nous, elle obtiendra le même résultat, et nous serions bien trompés si elle se jouait moins de quinze jours de suite. Rien n'est séduisant comme la menée de cette pièce qui se déroule avec les mêmes personnages à trois époques espacées chacune par vingt années. *Lili*, le personnage principal, est, au premier acte, une jeune fille espiègle et douce, qui se résigne à la volonté de ses parents en épousant un homme qu'elle n'aime nullement. Au second acte, *Lili* est devenue une grande dame, qui mène son mari à la baguette et lui fait sentir constamment qu'il n'est pas toujours agréable d'obtenir une épouse contre son penchant. Tout cela est encadré de scènes mouvementées, d'une grande finesse, d'un comique irrésistible et d'airs charmants. Au troisième acte, *Lili*, est une grand-mère tyrannique et grincheuse, qui reçoit le juste salaire des erreurs coupables de la seconde moitié de sa vie.

Le personnage de "Lili," dans ses trois incarnations, est tenu par Mme

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai été absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

Rhea Harmant. Si nous en croyons les promesses des répétitions auxquelles nous avons assisté, elle est tout simplement charmante. Sa voix n'est pas très très forte, mais elle est douce, simple, agréable et d'une grande fraîcheur. Admirablement stylée, elle doit nécessairement faire de ce rôle un événement notable de sa carrière artistique.

Nos prévisions ne peuvent aller plus loin aujourd'hui; mais vu l'importance de ce spectacle, nous ferons une consciencieuse critique de l'interprétation la semaine prochaine.

— Les forêts de France couvrent environ un sixième de sa superficie totale. Elles sont cultivées à la main, comme les terres. Celui qui y couperait une branche sans permission serait puni avec sévérité.

Les témoignages de milliers de femmes ont établi que les PILULES ROUGES donnent la force aux femmes faibles et la santé aux femmes malades

La science est l'ennemi naturel de la maladie et la combat sous toutes ses formes.

Là où la maladie commence ses ravages, la science entre en campagne contre elle et sort vainqueur.

C'est ce qui a fait que les Médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine voyant l'empire que prenaient chez les femmes les maladies propres à leur sexe, ont cherché un moyen qui serait à la portée de toutes femmes souffrantes pour se guérir.

Le fruit de leur étude a été la production des Pilules Rouges, une médecine dont le record de guérison n'a jamais été égalé dans les annales de la science médicale, et dont les guérisons sont attestées par des milliers de femmes.

La durabilité de ces guérisons est prouvée par les femmes reconnaissantes qui nous écrivent souvent pour nous dire: "Il y a déjà longtemps que je me suis guérie avec les Pilules Rouges et je n'ai pas eu de retour de maladies... Je suis en pleine santé... Je suis heureuse, merci aux Pilules Rouges."

Il y a des gens qui disent que ces guérisons sont imaginaires, mais les femmes qui se sont guéries savent que ces guérisons sont vraies.

Elles savent qu'il n'y a rien d'imaginaire dans le mal de reins, les points de côtés, la faiblesse, la nervosité, les irrégularités, les hémorragies et toutes les douleurs qu'elles enduraient.

Elles savent qu'il n'y a rien d'imaginaire dans les comptes élevés de médecins à payer sans en recevoir de bénéfices.

Quand une femme souffre beaucoup et que ses douleurs cessent, ce n'est pas de l'imagination; quand elle passe des années sans dormir et que tout à coup le sommeil réparateur revient, ce n'est pas de l'imagination.

La guérison des maladies des femmes par les Pilules Rouges est un fait solide et prouvé, et non de l'imagination.

MAL DE TÊTE

J'ai souffert pendant trois ans du mal de tête, qui m'était survenu à la suite d'un saisissement. Deux médecins m'avaient soignée, sans résultats; j'étais devenue très faible, car ce mal de tête m'empêchait de manger et surtout m'empêchait de digérer mes vivres.

J'écrivis aux Médecins de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, et je commençai à prendre les Pilules Rouges. Les Pilules Rouges me firent un grand bien, et après en avoir pris six boîtes, mon mal de tête était disparu complètement. Je remercie les Médecins Spécialistes des bons conseils qu'ils m'ont donnés.

Mme ALPHONSE GAMACHE,
Sacré-Cœur de Marie,
Mégantic.

Soit par négligence, soit pour toute autre raison, nous avons remarqué que nos patientes ne prenaient pas aussi régulièrement les Pilules Rouges pendant l'été que pendant les autres saisons de l'année.

Nous voulons appuyer sur le fait bien important que c'est pendant les mois chauds qu'elles en ont le plus besoin, car la chaleur excessive a pour effet d'éclaircir le sang et d'affaiblir les organes, et ce n'est qu'en prenant les Pilules Rouges avec soin et persévérance qu'elles peuvent obvier à ce contretemps, conserver leurs forces et éviter les maladies si fréquentes et si graves pendant ces mois.

Ne craignez pas les Pilules Rouges, contrairement à beaucoup d'autres remèdes elles ne troublent pas l'estomac et les intestins, au contraire, elles aident à la digestion, donnent appétit, soutiennent les forces et empêchent ces maladies si fréquentes qui surviennent pendant la saison chaude: comme le mal de tête, les étourdissements, la mauvaise digestion, la faiblesse générale, les fièvres typhoïdes, la diarrhée et le choléra.

Si vous avez des doutes sur ce que vous devez faire en prenant les Pilules Rouges, écrivez aux Médecins Spécialistes ou allez les voir à leur bureau au no 274, rue Saint-Denis, les consultations sont tout à fait gratuites.

Voyez lorsque vous achetez une boîte de Pilules Rouges que le nom de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE soit sur chaque boîte et ainsi évitez les contrefaçons. N'achetez pas les Pilules Rouges qui se vendent à 25c la boîte ou au 100. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront envoyées franco sur réception du montant au Canada et aux Etats Unis, 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Adressez vos lettres comme suit:

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,
274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

Théâtre du Palais-Royal

Coin SAINT-LAURENT et LAGAUCHETIÈRE

BASTIEN, Directeur Tel. Bell Est 2067 R. HARMANT, Dir Artistique

Un chef-d'œuvre

SEMAINE DU 28 OCTOBRE **LILI**

Comédie opérette en 3 actes d'Alfred Hennequin et Albert Millaud. Musique d'Hervé
Splendides décors. Magnifiques costumes

R. HARMANT DANS LE RÔLE D'ANTOINE PLINCHARD

Prix des Places: - 15, 25, 40 et Loges: 50c.
MATINÉE TOUS LES MARDIS ET JEUDIS A 2 HEURES.
Matinées: 10, 15, 20, et loges 30c

Théâtre National Français

Rues Ste-Catherine et Beaudry Tél. Bell Est, 1736 Bureau privé, Tél. Est 2017 G.EO. GAUVREAU, Propriétaire Tél. Marchands 520

SEMAINE DU 28 OCTOBRE : MONTE CRISTO

PAUL CAZENEUVE dans MONTE CRISTO

MATINÉE TOUS LES JOURS

Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c. Loges, 50c et 75c.
Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c. Loges, 50c.

Semaine prochaine : MICHEL STROGOFF

THÉÂTRE DE LA GAITÉ

R. DARCY, Administrateur

1054, Rue Sainte-Catherine Téléphone Bell, Est 1954.

SEMAINE DU 28 OCTOBRE LES CLOCHES DE CORNEVILLE

OPÉRA COMIQUE EN 4 ACTES

Mme CLARA DARTIGNY dans le rôle de SERPOLETTE

Riches costumes! Nouveaux décors!

Tous les soirs à 8½ heures. - Prix: 10c., 20c., 30c., et 40c.
Matinées: MARDI et JEUDI à 2½ hrs, 10, 15 et 25 cts

Semaine prochaine : **BOCCACE**

J.-C. ST-PIERRE
Chirurgien-Dentiste
Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie
60 rue Saint-Denis, Montréal.
Tél. Est 1379

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérie permanentement par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESAI A \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARTE, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.
Consultation personnelle ou par poste. Ecrire à **DR E. H. KLINE, Ld.** 351, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

ROBUR QUI REND ROBUSTE
Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.
Dépot: Pharmacie C. Beaupré, 319f Rachel

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391
VICTOR ROY
ARCHITECTE & EVALUATEUR
Membre A. A. P. Q.
No. 146 Rue Saint-Jacques
MONTREAL.

DR JÉHIN-PRUME
Spécialiste pour les Maladies des yeux, du nez, de la gorge, et des oreilles, Chirurgien des hôpitaux, ancien chef de clinique de Paris, membre de la Société de laryngologie de France, etc.
No 15 RUE CRESCENT
MONTREAL
Consultations, 2 à 5 P.M.
Et par correspondance - - - Bell, Up 2710

LIBRAIRIE FAUCHILLE
1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Dernières nouveautés parisiennes en librairie : Le Panorama Salon 1901 contenant les tableaux exposés aux salons du Champ de Mars et des Champs-Élysées en 10 fascicules à 20 cents le fascicule.
Les trois superbes publications suivantes : La Grande Vie, 20 cents. Les Femmes Galantes, 20 cents, complet en 16 fascicules. La Vie de Paris, 10 cents, dont les scènes sont reconstituées et illustrées par la photographie d'après nature.
Fémina, nouveau journal illustré pour la famille, 15 cents. La Lecture pour Tous, 15 cents. Le Monde Moderne, 30 cents. La Contemporaine, 25 cents. L'Illustré Universel, 20 cents, revues mensuelles illustrées. Un grand choix de volumes à 5, 10, 15 et 25 cents.
Les commandes sont remplies par retour du courrier.

MÉTALLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900
PARIS 1900
LAPRÈS & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TÉLÉPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 843

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.

Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Expédiée franco par la malle sur réception du prix.
L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

ASTHME
Traitements au liquide sec.
Deux semaines d'essai gratis.
Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'approuvent les médecins.
NORMAN H. H. LETT, Ecr., greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement consciemment et suivant les instructions.
Dr J. M. SAWERS,
122, MacDonnell Ave., TORONTO

LE PACIFIQUE CANADIEN
SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA
Départ de la gare de la rue Windsor : 9.15 a.m., 9.30 a.m., 4.00 p.m., 10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a.m., 5.45 p.m.
Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montreal
Départ de Montréal, 7.45 p.m.
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.
Départ de Springfield, 8.10 p.m.
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m.
PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.
*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.
V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A. H. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J. D. Goody, Chambre 41 Edifice Bell et Tre-worgy, Holyoke, Mass.; G. N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E. F. Payette, 357 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, 1 dian Orchard - A. J. Brunelle, Ludlow Bureau des billets de la ville et du télégraph. 19 rue St-Jacques, voisin du Bureau de poste.
W. F. EGG,
City Passenger Agent.
Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

MENAGES BOHEMES

—Je vous ai bien recommandé, n'est-ce pas, Marie, que le poulet soit bien saisi ?
—N'avez crainte, madame, il est venu un huissier aujourd'hui qui a en même temps saisi tout l'appartement.

RIPANS
Epouses et Mères
Quand elles font elles-mêmes leurs travaux domestiques, elles doivent se garder en bonne santé, pour l'amour de leur famille. A cela tient une grande partie du bonheur du foyer. Les nombreuses et pénibles obligations des travaux domestiques fatiguent une femme, et l'épuisent et il arrive que la nature sollicite du secours. Il n'y a pas sur terre de remède plus efficace que les **RIPANS TABULES**, en pareilles circonstances. Une ménagère de Philadelphie, Pa. déclare : " J'ai souvent pensé que la douleur que j'éprouvais dans le dos et les épaules, me tuerait. J'étais nerveuse, irritable, facile à effrayer. A peine pouvais-je traîner un pied après l'autre. J'ai commencé à faire usage des **RIPANS TABULES**, et, à présent, je me sens bien et vigoureuse."

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les **RIPANS** ne ferait pas de bien. Répondant :—Je souffrais de la douleur et prolongent la vie. Une seule soulag. Remarque : le mot **RIPANS** sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. **RIPANS**, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 14, rue Spruce, New-York.

BOVRIL
Compose un délicieux lunch ou souper.
Utilisé comme sandwich ou étendu sur un morceau de pain rôti et sec, on le trouvera très agréable au goût.
Il est inappréciable pour les enfants et les adultes, spécialement si ils ont froid ou sont mouillés.
Il contient toute la force du meilleur bœuf.

PIANOS BELL
Le plus léger attouchement vous mettra à même de constater que l'action de nos pianos est tout simplement parfaite. De même pour le ton. Nos instruments sont propres aux accompagnements des harmonies de la nature. Ces années dernières, la fabrication canadienne des pianos a fait de merveilleux progrès, et l'on peut en constater ici les derniers résultats. Après celle de leur action, la légèreté supérieure de nos pianos est celle de leur prix : \$275 en montant.
SALLES D'EXPOSITION :
2261, rue Ste-Catherine

PURETÉ du TEINT
Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHÉLIQUE** ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Déodorant, dissipe les Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve le peau du visage claire et unie.—A l'état pur, il nettoie, on le fait, Masque et Taches de rousseur.
Il date de 1849
JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécial ne sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre aufranchise. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

—Combien de temps vous retiendront elles ?
 —Un mois, au moins.
 —Et si, avant la fin de ce mois, la police qui vous cherche vous saisit.
 —Tant pis pour moi ! Je risque le tout pour le tout ! L'enjeu est assez beau pour que je n'hésite pas.
 —Soit, mais une fois vos affaires terminées ?
 —Je serai aux ordres de votre maître...
 —Vous viendrez en Russie où le comte vous promet, à vous et à vos associés, un asile inviolable et sa protection puissante.
 —Le lendemain du jour où j'aurai fini ce dont je m'occupe en ce moment, je partirai pour Saint Pétersbourg...
 —C'est bien...
 —Je ne suppose pas que le comte Boris vous ait envoyé à moi dans le but unique de m'engager à partir pour la Russie... Une lettre aurait suffi...
 —En effet...
 —Arrivez donc au but...
 —Mon maître vous donnait trois jours parce que trois jours lui semblaient suffisants pour accomplir la tâche qu'il compte vous imposer... Vous voulez tarder d'un mois, soit, mais qu'avant un mois la besogne soit faite...
 —Quelle besogne ?
 —Ne le devinez-vous pas ?
 —Peut-être, mais je tiens à vous l'entendre dire...
 —Eh bien ! il faut que le comte Yvan Kourawieff cesse d'être dangereux...
 —On est dangereux tant qu'on est vivant... Donc le comte Yvan Kourawieff doit mourir... dit froidement Lartigues.
 —Oui.
 —Combien votre maître paye-t-il sa mort.
 —Deux cent mille francs.
 Mme Rosier sentait une sueur glacée mouiller la racine de ses cheveux.
 —Et je suis seule ici !... pensait-elle. Je suis blessée !... Je suis impuissante !... C'est le démon qui s'acharne après moi !... Mais ces misérables vont parler encore... Un mot me révélera peut-être le secret de leur retraite...
 Lartigues avait baissé la tête.
 Il réfléchissait.
 Une ou deux secondes s'écoulaient.
 —Vous ne répondez pas ?... fit Nicolas Gol.
 Verdier, depuis le commencement de l'entretien, avait écouté silencieusement.
 Il jugea convenable d'intervenir.
 —Voulez-vous me permettre de placer un mot ? demanda-t-il.
 —Certes !
 —Eh bien, nous sommes poursuivis, traqués, vous le savez, par un ennemi acharné, une certaine Aimée Joubert, autrefois attachée à la personne de la comtesse Kourawieff et faisant aujourd'hui partie de la police...
 —Pourquoi ne faites-vous pas disparaître cette femme ?
 —Ce serait fait déjà, parbleu !... Mais une considération toute particulière nous arrête...
 Mme Rosier était tout oreilles.
 Pas un mot ne lui échappait.
 Mentalement elle répéta...
 —Une considération toute particulière... Laquelle ?

Verdier poursuivit :
 —Pour nous laisser notre entière liberté d'action vis-à-vis de cette femme, il faudrait qu'une personne, qu'il m'est interdit de désigner, ne puisse nous supposer les auteurs de la suppression d'Aimée Joubert.
 —Est-ce difficile ?...
 —C'est presque impossible... Malgré les précautions prises, cette personne resterait convaincue que Lartigues a frappé, et dans sa colère pourrait nous perdre... Ce serait donc échanger un danger contre un autre... Si je vous parle de cela, c'est que nous mettrons certainement Aimée Joubert sur nos traces si avant de quitter Paris nous commettons un nouveau crime, et surtout un crime inutile...
 —Un crime inutile ! fit Nicolas Gol étonné.
 —Oui.
 —Comment ?
 —Le comte Yvan ne peut absolument rien contre votre maître s'il n'a point dans les mains les preuves de la complicité du comte Boris dans l'assassinat de la comtesse Kourawieff...
 —Et quand il l'aurait, cette preuve ? répliqua l'envoyé russe. A quoi lui servirait-elle, sinon peut-être à provoquer un scandale, puisque la prescription couvre les coupables... Ce qu'il cherche aujourd'hui, c'est la preuve que son père est mort condamné par Boris et exécuté par Lartigues... Avec cette preuve, et grâce à l'appui des amis qu'il a près du trône, il perdrait mon maître... Il faut que la famille Kourawieff s'éteigne !
 —Eh ! répondit Lartigues, comment voulez-vous que j'atteigne ce jeune homme sur lequel veille la Préfecture de police ? Une tentative imprudente nous livrerait...
 —Je comprends cela... mais lorsqu'on veut se débarrasser d'un ennemi il est d'autres moyens à employer qu'un coup de couteau ou que quelques gouttes de poison... Il y a le chapitre des accidents, une chute malheureuse, un cheval emporté, un duel avec un adversaire de force supérieure...
 —En effet, dit Verdier, tout cela me semble assez pratique... Le duel principalement...
 Nicolas Gol reprit :
 —Si vous craignez de vous compromettre, la police étant à vos trousses, n'agissez pas vous-même, faites agir... Il ne manque point dans Paris de gens aptes à toutes les besognes, et que vous pourrez employer...
 —Ces gens existent, mais nous nous garderons bien de nous en servir.
 —Pourquoi ?
 —Parce que les instruments payés sont bel et bien des complices, et que rien n'est plus gênant qu'un complice... Non... non... point d'étrangers !... Nous avons un homme à nous... Un homme qu'on ne peut soupçonner, et que je défie bien Aimée Joubert de livrer à la justice, quoi qu'il arrive...
 Mme Rosier, stupéfaite, se demandait tout bas :
 —Que veut-il dire ?... Quel est cet homme dont il parle ?
 —Alors, reprit Nicolas Gol, l'affidé dont vous êtes sûr agira ?
 —Oui, puisqu'il le faut...
 —C'est lui qui touchera la somme promise ?...
 —Cette somme entrera dans notre caisse. Il en touchera sa part...
 L'envoyé russe sortit de sa poche un portefeuille.

Dans ce portefeuille, il prit un papier qu'il tendit à Lartigues.

—Voici, dit-il, un chèque de cent mille francs sur la maison Rothschild, payable à vue et au porteur... Vous toucherez les autres cent mille francs en arrivant à Saint-Pétersbourg avec vos associés.

Aimée Joubert frissonna de joie.

—Je vous tiens, misérables ! pensa-t-elle. Allez toucher chez Rothschild !... Je serai là !...

Si faible qu'eût été le mouvement involontaire de Mme Rosier, ce mouvement suffit à détacher de la berge un caillou qui tomba dans l'eau.

La policière l'entendit et trembla de tout son corps.

Verdier, surpris par ce bruit inattendu, prêtait l'oreille.

Mme Rosier comprit qu'elle allait être découverte, et voulut se lever pour fuir.

—Il y a quelqu'un tout près... fit Verdier d'une voix sourde, quelqu'un qui nous écoute...

—En êtes-vous sûr ?... demanda l'envoyé russe.

—Silence !... commanda Lartigues.

Aimée Joubert se trouvait en proie à une terreur indicible.

Les infâmes qu'elle poursuivait était à deux pas d'elle.

Le lendemain il lui serait facile de les faire arrêter chez le banquier ; mais en ce moment rien ne les empêcherait de la tuer si l'idée leur venait de gravir la berge.

Elle s'était dressée, mais l'épouvante la paralysait.

Pour la seconde fois des feux follets passèrent devant ses yeux ; son cerveau s'emplit de bourdonnements.

Elle sentit le froid de la mort courir dans ses veines.

Elle essaya de marcher ; le sol se déroba sous ses pieds. Elle s'abattit en poussant un gémissement inarticulé, et de nouveau perdit connaissance.

—Avez-vous entendu ? murmura Verdier.

—Oui, répondit Nicolas Gol, un pas sourd, une plainte étouffée et la chute d'un corps.

—Il doit se passer là-haut quelque chose d'étrange, ajouta Lartigues.

—Quoi ?

—Nous allons le savoir... Escaladons la berge, et nous aurons le mot de l'énigme.

XVIII

Les trois hommes gravirent le talus et furent bientôt sur le pré qui longeait la Marne.

Quoiqu'un nuage noir cachant la lune épaissit les ténèbres autour d'eux un coup d'œil circulaire leur prouva qu'ils étaient bien seuls.

—Et cependant j'ai entendu marcher, dit Verdier.

—Moi aussi, ajouta l'envoyé du comte Boris Romanoff.

Tout à coup Lartigues étouffa une exclamation et son bras étendu désigna une masse sombre, gisant dans l'herbe à quelques pas.

Ils s'approchèrent de cette masse.

—Une femme ! poursuivit Lartigues. Une femme évanouie.

Verdier toucha les mains de Mme Rosier, puis il chercha la place du cœur.

—Les mains sont glacées, fit-il, le cœur ne bat plus. Les vêtements sont trempés... Cette femme est morte.

Lartigues s'était baissé pour regarder la figure.

A cette minute précise, le nuage qui voilait la lune disparut et jeta une lueur blanche sur le corps et sur les trois hommes.

Malgré le sang qui cachait une partie du visage de la policière, Lartigues se releva brusquement avec un geste d'effroi.

—Qu'y a-t-il ?... demanda Verdier effaré. Tu la connais ?

—Si je la connais ! Mais c'est elle ! Aimée Joubert

—La moucharde ?...

—Oui, la moucharde ! Notre plus dangereuse, ou plutôt notre seule dangereuse ennemie...

—Le diable s'est mis dans notre jeu ! fit Verdier

en se frottant les mains. Elle est morte assassinée, et Maurice ne pourra nous accuser de sa mort ! Allons-nous la laisser là ?

—Non, poussons-la dans la Marne.

Ces paroles étaient à peine prononcées quand un bruit de voix frappa les trois misérables.

Ils écoutèrent, anxieux.

Plusieurs personnes venant de Gravelle marchaient dans leur direction en suivant la berge.

—Vivement et à la muette !... dit Lartigues. Prends les pieds, moi je prends la tête ; nous la poserons au bord du talus, et nous la laisserons rouler dans l'eau tout doucement.

Les deux hommes soulevèrent le corps et le placèrent en équilibre sur la crête de la haute berge.

Lartigues, ensuite, le poussant du pied, il disparut dans l'ombre avec un bruit sourd.

—En route, maintenant !... Le diable a travaillé pour nous !...

Les trois hommes s'éloignèrent rapidement.

Vers minuit, ils retraits chacun dans leur logis.

Lartigues avait promis de nouveau à l'envoyé du comte Boris qu'avant un mois Yvan Kourawieff n'existerait plus.

* * *

Le lendemain de cette soirée sinistre le soleil s'élevait levé radieux, promettant une belle journée aux promeneurs du dimanche.

Simone, heureuse de penser qu'elle allait revoir ceux qu'elle aimait, s'était levée et habillée de bonne heure pour ses visites.

C'est à l'hôtel de la rue de Verneuil qu'elle comptait se rendre d'abord.

A neuf heures et demie elle se présenta au cabinet de Mme Dubief.

La directrice du pensionnat lui remit une lettre pour son ancienne élève, et elle partit.

Onze heures allaient sonner au moment où elle arriva rue de Verneuil.

Elle s'adressa au concierge.

—Mlle Bressolles est-elle visible ? lui demanda-t-elle.

Le concierge répondit par cette question :

—Est-ce vous, mademoiselle, qui êtes la lingère du pensionnat de Mme Dubief ?

—Oui, monsieur, c'est moi...

—Alors vous pouvez entrer... Mlle Marie vous attend. Elle m'a fait prévenir que vous viendriez aujourd'hui.

—Merci, monsieur

Simone, toute joyeuse de se savoir attendue, traversa la cour et arriva au vestibule où se trouvait un valet de chambre.

Là elle répéta la même demande, dut répondre à la même question, et le domestique appela une femme de chambre qui se chargea de l'introduire.

Marie Bressolles était seule.

Sa gaieté factice de la veille avait disparu.

Assise près d'une fenêtre selon sa coutume, elle abandonnait son esprit à de sombres rêveries.

En entendant frapper elle tressaillit.

—Entrez, dit-elle.

La porte s'ouvrit.

Simone était sur le seuil, émue et souriante.

Un fugitif éclair de joie brilla dans les prunelles de Marie.

—Simone ! s'écria-t-elle. Ah ! que je suis contente de vous voir ! Venez bien vite m'embrasser.

Simone ne répondait pas.

L'expression souriante de son visage était devenue tout à coup profondément douloureuse.

Ses yeux se remplissaient de grosses larmes...

Marie, étonnée d'abord, devina presque aussitôt.

—Ah ! oui, dit-elle d'un ton mélancolique, je comprends, ma pauvre Simone ! Vous ne vous attendiez pas à un tel changement... Vous êtes épouvantée des ravages que la maladie a faits en moi... J'ai beaucoup souffert, Simone, et je souffre beaucoup encore... Peut-être que je ne guérirai pas...

Et l'enfant, qui s'était soulevée pour tendre la main à la visiteuse, retomba sur son siège.

—Oh ! mademoiselle ! mademoiselle !... s'écria

Simone en courant à Marie, en la prenant dans ses bras et en couvrant ses joues de baisers. Ne dites pas ces vilaines, choses-là !... Non, je ne suis point effrayée... non mes larmes ne sont point des larmes de tristesse, mais des larmes de joie... La joie de vous revoir et de vous dire que je vous aime !... Si vous saviez comme je pensais à vous ! comme j'aurais voulu être près de vous pour vous veiller pendant vos nuits de souffrance... pour vous soigner...

—Chère Simone, vous avez un cœur d'or...

—J'ai un cœur qui sait aimer, voilà tout ! répliqua la jeune fille. Certes vous avez bien souffert, et cela se voit ; vos traits sont amaigris, votre visage est encore un peu pâle, mais sous cette pâleur, sous cet amaigrissement, on devine le retour à la vie et la convalescence prochaine...

—Etes-vous sincère ? demanda Marie.

—Ah ? je vous le jure ! Rappelez vos souvenirs, mademoiselle... Quand vous m'avez rencontrée dans l'atelier de M. Gabriel Servet, j'étais plus souffrante, plus épuisée par la maladie que vous ne l'avez été... J'avais encore un pied sur le bord de la fosse... Retrouvez-vous sur mon visage ces traces qui semblaient devoir être indélébiles ?... C'est vous, mademoiselle, c'est monsieur votre père, ce sont messieurs Gabriel Servet et Albert de Gibray, qui m'avez sauvée... et en me sauvant, vous accomplissiez presque un miracle ! ! Vous voyez bien qu'il ne faut jamais désespérer de rien !... Dieu est bon ! !

Marie, en entendant prononcer le nom d'Albert de Gibray, serra la main de Simone qui venait de s'asseoir à côté d'elle.

—Vous êtes venue plusieurs fois me demander ?... dit-elle.

—Deux fois, mademoiselle, mais la consigne donnée par le médecin était absolue. On fermait votre porte à tous les visiteurs.

—Oui... Dans ce moment-là je ne quittais pas mon lit et je crois que j'étais en grand danger... Avez-vous revu M. Servet ?

—Non... depuis longtemps...

—Vous ignorez alors la maladie de M. Albert de Gibray ?

Le trouble de Marie, en faisant cette question, n'échappa pas à la jeune lingère.

—Je sais que M. de Gibray a été très souffrant... répondit-elle ; il avait eu l'épaule démise en faisant une chute sur la glace, à Vincennes, chute à laquelle vous avez dû la vie, mademoiselle, m'a dit M. Servet.

—Oh ! balbutia Marie avec une émotion croissante, c'était peu de choses alors. Depuis cette époque le mal a changé de nature, ou plutôt une autre maladie s'est déclarée... maladie dangereuse... maladie mortelle... M. Albert a été condamné par les médecins...

—Condamné ! répéta la lingère avec effarement.

—Oui, bégaya Mlle Bressolles dont les larmes jaillirent, condamné ! et il mourra peut-être sans que je l'aie revu...

—A ! fit Simone en pleurant aussi, je comprends tout.

—Que comprenez-vous ?...

—La cause de cette maladie à laquelle vous vous abandonnez sans presque vouloir guérir... Quand vous pensez que la mort de M. de Gibray est proche, vous ne tenez pas à la vie...

—Est-ce que je puis vivre s'il meurt ?... s'écria Marie au milieu de ses sanglots.

—Oui, mademoiselle, vous devez vivre, quoi qu'il arrive ! répliqua fermement Simone.

—Et pourquoi ?

—Parce que vous avez auprès de vous un père qui vous aime, qui vous adore... Une mère que votre mort tuerait peut-être... Dieu ne soutient pas ceux qui s'abandonnent au désespoir... Gardez à tout jamais dans votre âme le souvenir de M. de Gibray, je le comprends ; mais souvenez-vous, mademoiselle, que le suicide moral est un crime, et qu'en n'opposant aucun résistance à la maladie, on se tue aussi sûrement qu'avec un réchaud de charbon ou un paquet d'arsenic...

XIX

—Que voulez-vous, Simone !... murmura Marie Bressolles après un silence. Vous avez raison, je le sens bien, mais je ne puis éloigner de mon esprit la pensée d'Albert... S'il est mourant, c'est pour avoir voulu me sauver deux fois... Je sens qu'avec lui ma vie s'en va... Je vois pleurer mon père, je me dis que je suis égoïste et cruelle... Je cherche à vaincre mes souffrances, à cacher mes douleurs, pour lui éviter des larmes... Un instant j'y parviens, puis tout à coup je retombe dans mon désespoir... C'est insensé !... Je me le dis... Je me le répète, mais tous mes raisonnements tombent devant cette idée fixe que, si Albert meurt, je dois mourir.

—Vous ferez un effort de volonté, mademoiselle, un effort de courage, répondit vivement Simone, et vous triompherez de votre désespoir...

—C'est impossible...

—A qui sait vouloir, rien n'est impossible... Et, d'ailleurs, avez-vous la preuve que M. de Gibray va mourir ?...

—Les médecins l'affirment...

—Les médecins se trompent souvent... Ils m'ont condamnée, moi aussi, et je suis guérie !... A l'âge de M. de Gibray, la jeunesse est souvent victorieuse du mal... Les dernières nouvelles qui vous sont arrivées étaient-elles récentes ?

—Depuis huit jours je ne sais rien...

—Huit jours ! En une semaine, tout peut changer.

—Vous m'aimez, n'est-ce pas, Simone ?...

—Oh ! de toute mon âme, mademoiselle, et comme si vous étiez ma sœur...

—Si je vous demandais de faire quelque chose pour moi, vous le feriez ?

—Sans hésiter, et je serais trop heureuse de vous être utile...

—Je pensais bien que vous viendriez aujourd'hui... j'en étais presque sûre, et, en prévision de votre visite, j'ai écrit quelques lignes...

Marie s'interrompit :

—Quelques lignes ?...

—Oui.

—A qui ?

—A M. Albert de Gibray... J'ai peut-être eu tort, mais l'état de souffrance dans lequel je me trouve est mon excuse... Il me semble que je me sentirai plus de force pour me laisser vivre lorsque j'aurai la certitude qu'Albert recevra ma lettre... Voulez-vous porter cette lettre, Simone ?

—A M. de Gibray ?

—Non, à M. Servet, en le priant de la remettre lui-même à son élève...

—Oui, mademoiselle, je la porterai, et j'ai la certitude que je ne serai point coupable en vous rendant le service que vous attendez de moi...

Marie tira de la poche de sa robe un carnet, et prit dans ce carnet une enveloppe non cachetée.

—Avant de vous donner ma lettre, dit-elle ensuite, je veux vous la lire...

—Mais, mademoiselle... fit Simone hésitante et confuse...

—J'y tiens... C'est un caprice de malade... et puis, par l'effet qu'elle produira sur vous, je jugerai de l'effet qu'elle produira sur Albert.

Et Mlle Bressolles, tirant de l'enveloppe une feuille qu'elle déploya, lut à haute voix :

Mon ami,

Comme vous, je suis frappée et je souffre ; mais si le corps est atteint, l'âme et le cœur le sont plus encore.

Le malade nous a séparés, la mort nous réunirait. Si je ne dois plus vous revoir ici-bas, je voudrais mourir ; mais j'ai mon père, que j'aime et qui m'adore, mon père qui comprend que les blessures de mon cœur sont plus dangereuses pour ma vie que la blessure de mon corps... Ma mort le tuerait... Si vous devez vivre, je vivrai. Si vous devez quitter le monde où nous sommes, je vous suivrai... J'attends votre réponse, qui sera le mot de ma destinée.

MARIE.

Simone pleurait en écoutant les lignes que nous venons de reproduire, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser tout bas :

—Pauvre enfant... son amour trouble sa raison !

Quand Mlle Bressolles eût achevé sa lecture, elle replia la feuille et la glissa dans l'enveloppe, qu'elle tendit à Simone en lui disant :

—Voici la lettre...

La jeune fille la prit et répondit :

—Je la donnerai à M. Servet en le priant de la remettre à M. Albert de Gibray.

Elle allait fermer l'enveloppe à la gomme.

—Laissez-la ouverte... fit vivement Marie.

—Pourquoi ?

—Je veux que M. Servet la lise... Je veux qu'il sache de quoi il se charge...

Simone allait répondre.

Elle n'en eut pas le temps.

On frappait à la porte.

Sur un signe de Marie, la jeune lingère cacha la lettre dans son corsage.

—Entrez... dit la malade.

La porte s'ouvrit et M. Bressolles fit son apparition en compagnie du docteur.

—C'est vous, mon enfant ? fit avec bienveillance l'ex-architecte en reconnaissant Simone qui le saluait. Je suis enchantée de vous voir et surtout de vous trouver aussi bonne mine... Vous êtes tout à fait bien portante maintenant ?

—Tout à fait, oui, monsieur.

—Vous vous trouvez heureuse chez Mme Dubief ?

—Plus heureuse que je ne saurais l'exprimer... et c'est à vous, monsieur, et à mademoiselle votre fille, que je dois mon bonheur... Je suis venue deux fois déjà pour témoigner ma reconnaissance à Mlle Marie, mais monsieur le docteur avait défendu toute visite...

—Vous pouvez venir maintenant autant qu'il vous plaira, mademoiselle, répliqua le médecin. Je recommande les distractions à notre chère convalescente.

—Si j'étais libre, je serais toujours ici... balbutia Simone. Je ne m'appartiens pas ; mais puisqu'on veut bien me le permettre, je viendrai le plus souvent possible. Adieu, mademoiselle...

—Non pas adieu, Simone, au revoir ! à bientôt !

—Oui... à bientôt !...

—Embrassez-moi, mon amie...

La lingère, toute rougissante, embrassa Marie, et se préparait à sortir en s'inclinant devant le docteur et l'ex-architecte.

—Mon enfant, lui dit ce dernier, Mme Bressolles sera, j'en suis sûr, enchantée de vous voir, sachant que Marie éprouve pour vous le plus vif intérêt. Vous ferez bien d'aller la saluer au passage. Vous la trouverez au grand salon où elle cause avec M. Maurice Vasseur...

—J'y vais, monsieur.

Simone se souciait médiocrement d'affronter la présence de cette belle et hautaine personne qui l'avait si dédaigneusement traitée lors de sa première visite à l'hôtel de la rue de Verneuil ; mais, obéissante avant tout, elle ne pouvait se soustraire à une démarche jugée convenable par le maître du logis.

Elle descendit l'escalier et se trouva dans un vestibule, dont l'une des portes donnait sur le grand salon.

La jeune fille ouvrit cette porte.

Le salon était vide.

En ce moment, le valet de chambre qui avait introduit Simone traversa le vestibule.

Vous cherchez la sortie, mademoiselle ? demanda-t-il.

—Non, monsieur... Je cherche Mme Bressolles afin de lui présenter mes respects... M. Bressolles m'a dit que je la trouverais au grand salon...

—Madame y était tout à l'heure, en effet... Elle s'est dirigée vers la serre avec M. Vasseur. Voulez-vous, mademoiselle, que je vous conduise ?

—Oh ! non, monsieur, j'aurais peur d'être indiscret. Je reviendrai dimanche et je solliciterai l'honneur de saluer Mme Bressolles.

Puis, sans attendre la réponse du valet de chambre, la fille de Valentin Dharville quitta précipitamment l'hôtel.

Cinq minutes plus tôt, elle se serait trouvée en présence de Maurice Vasseur qui la cherchait, nous savons dans quel but.

Maurice causait avec Mme Bressolles dans la serre où ils s'étaient retirés pour se mettre à l'abri des oreilles indiscrettes, et se laissait convaincre de marier Mlle Marie.

XX

—Voici l'heure du déjeuner... dit Mme Bressolles. retournons au salon...

M. Bressolles et le docteur les y rejoignirent bientôt...

Marie ne descend-elle pas ?

—Dans cinq minutes... répliqua l'ex-architecte... Je vous annonce, ma chère, que notre ami Dufresnes veut bien nous faire le plaisir de déjeuner avec nous.

—Docteur, vous êtes un homme charmant ! ! Avez-vous parlé à Marie de votre projet ?...

—Pas encore, chère madame... Laissez-moi choisir le moment favorable...

—Eh ? bien ! moi, dit Valentine, j'ai parlé à M. Maurice...

L'ex-architecte et le médecin regardèrent le jeune homme qui semblait en proie à un trouble violent.

—Vous avez eu tort... fit M. Bressolles.

—Pourquoi ?

—Nous ne pouvons violenter le cœur de notre fille, et si elle refusait ce mariage...

—Je souffrirais sans me plaindre, monsieur, interrompit Maurice avec une émotion feinte. Je saurais me résigner, mais l'amour est communicatif, et le mien est si grand que j'espère me faire aimer...

Au moment où le jeune homme prononçait ces derniers mots, Marie franchissait le seuil du salon.

—De qui voulez-vous vous faire aimer, monsieur Maurice ? demanda-t-elle sans attacher d'importance à sa question.

—De vous, mademoiselle... répondit en s'inclinant le fils d'Aimée Joubert.

La jeune fille lui tendit la main.

—Mais c'est déjà fait, répliqua-t-elle. Vous êtes mon ami... je vous aime beaucoup.

Le docteur et M. Bressolles échangèrent un rapide coup d'œil qui signifiait : *Tout va bien !*

Le valet de chambre vint annoncer que le déjeuner était servi.

* *

Gabriel Servet, en rentrant chez lui, avait trouvé la carte du comte Yvan.

Il connaissait le jeune Russe pour l'avoir rencontré deux ou trois fois chez M. de Gibray.

—Ce monsieur reviendra demain, dit le domestique.

—Je serai heureux de le voir, pensa Gabriel, car il m'apportera certainement des nouvelles d'Albert.

Il était dix heures du matin, le lendemain, lorsque le comte Yvan entra dans l'atelier.

L'artiste le reçut avec un empressement tout amical.

—A quoi dois-je le plaisir de votre double visite ? demanda-t-il en lui serrant la main ?

—Je viens vous trouver de la part de notre ami commun, Albert de Gibray... Il m'a chargé de vous présenter de sa part une requête.

—Elle est accordée d'avance ; mais, ayant de m'expliquer de quoi il s'agit, donnez-moi des nouvelles de ce cher enfant.

—Son état est le même... Il se manifeste en ce moment chez lui un véritable temps d'arrêt de la maladie... Les médecins se demandent avec inquiétude si le changement qui succédera à cette sorte de *statu quo* conduira le malade vers la guérison ou vers la mort... Dieu veuille que se soit vers la guérison ! ! Mais j'ai hâte d'arriver au sujet qui m'amène... Vous savez qu'Albert a dans le cœur un grand amour...

—Oui, pour une charmante jeune fille qu'il a rencontrée ici même, dans mon atelier.

—Eh bien ! ce lui serait une immense consolation, au milieu de ses souffrances, que d'avoir auprès de lui sans cesse le portrait de Mlle Bressolles...

—Je comprends... Vous venez me demander une réduction du portrait commencé il y a quelques semaines. et interrompu par la maladie de la jeune fille...

Yvan Smoiloff expliqua qu'Albert désirait une simple miniature, un médaillon qu'il pût tout à son aise appuyer contre ses lèvres et presser contre son cœur...

—Une miniature ne s'improvise pas... répondit Gabriel Servet. Il me faudra plusieurs jours de travail...

—L'impatience d'Albert est extrême...

—Eh bien, il existe un moyen de la satisfaire sur-le-champ.

—Quel est-il ?

—J'ai ici une épreuve photographique très réussie de Mlle Bressolles qui me l'a donnée pour me permettre de m'occuper du portrait en son absence... Je vais vous la remettre pour Albert... Il la trouvera plus précieuse que toutes les miniatures de la terre, puisque c'est la reproduction quasi vivante de l'objet aimé.

Gabriel Servet fouilla dans un meuble et ajouta :

—Voici cette photographie...

En même temps, il tendait au comte un portrait-carte.

Le jeune Russe, après l'avoir examiné, s'écria :

—Positivement, cette jeune fille est adorable !

—Adorable, en effet, c'est bien le mot ! Son âme charmante et son cœur angélique se reflètent sur ses traits si doux ! Certes elle ferait le bonheur d'Albert...

—Pourquoi donc M. de Gibray, le père, semble-t-il s'opposer à un mariage convenable sous tous les rapports ?...

—A cette question je ne pourrais répondre... Il y a là quelque chose d'obscur, d'inexplicable... Je soupçonne un mystère dans le passé du juge d'instruction, un secret de famille... Bref, j'entrevois une énigme dont nous ne saurons peut-être jamais le mot. Si j'étais à la place de M. de Gibray, Albert aurait depuis longtemps déjà épousé Marie Bressolles... Rien de ce qui arrive ne serait arrivé... J'aurais un fils vivant et joyeux, au lieu d'un fils à demi-mort... Un tel résultat valait assurément la peine de s'en préoccuper.

L'entretien fut interrompu par un bruit de sonnette retentissant dans l'atelier.

On venait d'ouvrir la porte du rez-de-chaussée.

—Qu'est-ce que cela ? demanda le Russe.

—Une visite qui m'arrive... répondit Gabriel Servet.

Le comte se leva.

—Je vous quitte, fit-il en serrant la photographie dans son portefeuille.

—Restez donc... Vous ne pouvez me gêner... Je n'ai de secrets d'aucun genre.

On frappa discrètement à la porte de l'atelier.

—Entrez ! cria l'artiste.

La porte s'ouvrit.

Simone, toute rose d'émotion, était debout sur le seuil.

Gabriel Servet poussa une exclamation de joie.

Il alla vivement à la jeune fille, la prit par les mains et l'amena au milieu de l'atelier en s'écriant :

—Simone ! ! ! En croirais-je mes yeux ! ! ! Simone fraîche comme le printemps et potelée comme une petite caillè ! ! ! Simone ! chère Simone ! que je suis heureux de vous voir ainsi ! !

Puis le peintre, avec une familiarité toute fraternelle embrassa sur les deux joues la nouvelle venue, dont les yeux devinrent humides sous le coup du grand attendrissement qui s'emparait d'elle.

—Moi aussi, M. Servet, je suis bien heureuse... murmura la jeune fille d'une voix un peu tremblante. J'étais venue déjà...

—Je le sais, chère enfant, on me l'a dit... Je ne vous accusais pas, croyez-le bien, d'avoir oublié votre ami...

—Vous oublier, M. Servet ! ! ! Est-ce que ce serait possible ?...

TIRAILLEMENTS D'ESTOMAC

La pauvreté et l'impureté du sang amènent des désordres graves dans tous les organes de la digestion et dans les sacs gastriques, de là, tiraillements douloureux de l'estomac et perte d'appétit. Pour amener l'estomac à son état normal, employez le traitement par les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard.

—Il est paraît-il question d'introduire la culture du coton dans l'île de Cuba. A cet effet, l'on s'est déjà procuré des semences d'Égypte, de la Georgie et la vallée du Mississipi. Des brochures imprimées en espagnol, relatives à la culture du coton, ont été répandues à profusion à travers l'île. L'on dit que le coton a été cultivé d'une façon très active il y a cinquante ans dans l'île de Cuba.

SAGE PRECAUTION

Quand on sort du bon matin par un temps froid et humide, on est sujet à s'enrhumer. Prenez une dose de *Baume Rhumal* en rentrant si vous vous sentez la gorge embarrassée.

—On estime que Mme McKinley aura un revenu annuel de \$13,000, en additionnant les polices d'assurances, les \$5,000 de pension annuelle que le Congrès lui accordera et l'argent que le président McKinley a épargné pendant qu'il était au pouvoir.

ESSOUFFLEMENT

Les personnes chez qui le sang est affaibli ou impur souffrent beaucoup de l'essoufflement dont elles sont affectées au moindre effort musculaire, soit pour le travail, soit pour la marche. Les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard purifient et fortifient le sang et guérissent de cette affection si pénible.

—Une mauvaise eau à l'usage d'une fabrique de fromage ou d'une beurrerie gâte les produits de ces fabriques.

ALLEZ-Y

La pneumonie, suivie de la consommation, peut résulter d'un tout petit rhume négligé. Tuez le rhume avec le *Baume Rhumal* pour éviter les suites.

—Le moyen d'empêcher les patates de se fendre lorsqu'elles bouillent, c'est de les percer à coups de fourchettes afin que l'air puisse s'en échapper.

MADADIES DES FEMMES

La plupart des maladies des femmes, pour ne pas dire toutes, ont pour cause l'anémie ou la chlorose, c'est-à-dire l'épuisement ou l'impureté du sang. Rendez au sang sa vigueur et sa pureté par l'emploi des *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard, et vous supprimerez la cause du mal.

—Donner du petit lait de fromage aux vaches influe d'une manière préjudiciable sur la saveur du fromage et du beurre.

IL FAUT LES DEUX

La foi sans le *Baume Rhumal* ne pourra pas vous guérir de votre enrouement.

—Le fromage et le beurre auront toujours une mauvaise odeur, si l'eau dont s'abreuvent les vaches est mauvaise.

Trente ans de Succès

GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans Colliques ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du

par les CAPSULES
L. KIRN
à l'Extrait éthéré
de FOUGÈRE MÂLE Pure
sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUGOU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies

VER SOLITAIRE

HOMMES FAIBLES

Nous vous offrons gratuitement l'essai d'un remède qui vous rendra la force, la vigueur et la santé.

Quoi de plus pénible que d'être à l'âge de la force, et souffrir d'un mal qui nous épuise jusqu'au bord du tombeau; de savoir que cet épuisement est provoqué par un appauvrissement du sang, une débilité générale, et d'ignorer en même temps qu'il existe un remède souverain qui peut nous rendre vigoureux et dans la pleine jouissance de toutes nos facultés dans un laps de temps relativement très court. C'est cette merveille qu'accomplit depuis longtemps déjà l'incomparable préparation qui porte le nom de

Pilules de Longue Vie (Bonard).

Voici deux personnes qui comprennent ce que nous voulons dire. Pendant des années, elles ont essayé de toutes façons de regagner les forces perdues, et n'y sont parvenues qu'après avoir fait usage des *Pilules de Longue Vie* (Bonard). Voici ce qu'elles écrivent :



M. JULES GINGRAS.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

Messieurs,—Je ne savais pas quel était mon mal; je souffrais presque continuellement et j'éprouvais un dégoût profond pour le travail. Les remèdes encombraient ma chambre; j'avais essayé potions sur potions, et les prescriptions de médecins suffisaient à remplir mon cerveau. Et tout cela ne me faisait aucun bien. Je sentais que si l'anémie me tenait dans ses griffes, à moins d'un remède efficace, ma vie ne se prolongerait pas beaucoup. Je résolus un beau jour d'essayer les *Pilules de Longue Vie*. J'étais maigre à faire peur et, je souffrais toujours d'angoisse et de douleur.

Un bien sensible ne tarda pas à se produire après avoir pris quelques pilules seulement, et, enhardi par ce premier succès, je continuai le traitement, si bien que maintenant je suis fort au lieu d'être faible, presque gras au lieu d'être un squelette, vigoureux et plein d'espoir dans l'avenir qui s'ouvre brillant de promesses devant moi. C'est une jeunesse nouvelle dans laquelle j'entre et ce bel avenir de santé, je tiens à le dire ici, c'est aux merveilleuses *Pilules de Longue Vie* et à rien autre chose que je le dois. Je prends encore des pilules et je ne me suis jamais senti mieux.

JULES GINGRAS,

403, rue Saint-Denis, Montréal.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

Messieurs,—Je me fais un véritable plaisir, en même temps qu'un devoir, de vous témoigner ma plus vive reconnaissance pour le résultat étonnant que m'a donné l'essai des *Pilules de Longue Vie*. Vous pouvez m'en croire, messieurs, lorsque j'ai commencé à prendre vos pilules, j'étais dans un état de débilité complet; et j'ai constaté qu'après la troisième boîte un changement considérable s'était opéré dans mon état. Certes, au début, je n'ajoutais pas grand confiance à ce remède, pas plus qu'à bon nombre d'autres que j'employai sans résultat. Mais, en présence du bien-être que j'ai ressenti après en avoir employé quelques boîtes seulement, je suis heureux de déclarer que cette médecine est la seule capable de rendre au sang la force et la vigueur dépensées par la maladie.

En conséquence, je vous autorise à faire publier ces faits et vous permet d'en appeler à mon témoignage pour en assurer l'authenticité.

Recevez, messieurs, l'expression de mon plus profond respect.

LEON CASTER.

Professeur de musique,

1726, rue Ontario.

Montréal, 18 avril 1900.



M. LÉON CASTER.

Vous tous jeunes gens qui souffrez, suivez l'exemple qui vous est donné plus haut. Vous pouvez être guéri comme les autres. Faites l'essai de nos *Pilules* dont vous pouvez obtenir aujourd'hui un échantillon gratuit en nous envoyant votre adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cts, ou en venant à nos bureaux, 202, rue St-Denis, où vous pourrez avoir les conseils de nos médecins sans qu'il vous en coûte un seul sou. Heures de consultations, de 9 a.m. à 6 hrs p.m.

Méfiez-vous de ces compagnies étrangères dont les annonces encombrant nos journaux, elles ne veulent que votre argent et ne vous donneront rien en retour. Nos médecins sont des hommes dont la réputation est bien connue, et ils vous donneront gratuitement les conseils nécessaires qui vous permettront de recouvrer votre santé et vos forces.

LA CIE MÉDICALE FRANCO-COLONIALE, 202, RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Les *Pilules de Longue Vie* (Bonard) sont en vente dans toutes les pharmacies, à raison de 50 cents la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50.

NO. 8.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS

Chambre No 1. édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION
CANADA ET ÉTRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
17 RUE ST. JACQUES, MONTREAL